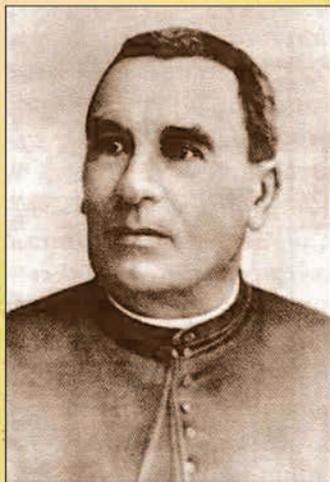


RENNES-LE-CHÂTEAU

Une histoire d'Apocalypse



PAUL ROUELLE

RENNES-LE-CHÂTEAU
Une histoire d'Apocalypse

Paul ROUELLE

Préface

Avez-vous jamais été prisonnier d'un cyclone, pétrifié dans l'humour vitrée de son oeil? Immobile et tout de même emporté par la tourmente. À sa façon, le livre — Rennes-le-Château, une histoire d'Apocalypse? — de Paul Rouelle est un cyclone fascinant parce qu'il bouscule la plupart des « certitudes établies » sans abuser de la force de ses découvertes en rafales. Je n'exagère pas. Pour assez bien connaître les broussailles qui protègent les derniers grands mystères pyrénéens, je sais les difficultés que rencontrent les véritables explorateurs ne serait-ce que pour séparer le bon grain de l'ivraie dans des bibliographies de plus en plus démesurées, monstrueuses. Combien de fausses « révélations » toujours puisées aux griffons de « sources inédites »? Plus d'une vingtaine par an, tous trésors, bûchers, Graals confondus.

Paul Rouelle n'est pas un homme pressé. Il y a plus de trente ans qu'il s'est « laissé prendre au piège » de Rennes-le-Château. Pour s'en évader — mais comment et surtout pourquoi briser une passion? — il a cheminé, n'oubliant aucun sentier, aucun labyrinthe. Le bilan du pas à pas est époustouflant même si, comme moi, on ne se laisse pas ingénument prendre par la main en faisant semblant d'oublier les impasses, les raccourcis, les traces en pointillé. L'important est d'avoir, là, sous les yeux la nouvelle carte des nouvelles pistes et cesser une fois pour toutes de clamer « La Vérité est Ailleurs ».

La vérité vraie, comme on dit aujourd'hui, est que quelque chose d'important, peut-être d'inouï, s'est passé dans le minuscule triangle Montségur, Ussat-les-Bains, Rennes-le-Château, pendant les dix à douze ans qui ont précédé la Seconde Guerre Mondiale. Comme s'ils s'étaient donné rendez-vous, se sont rencontrés sur ce terroir — répétons-le : étroit — des représentants de Sociétés plus ou moins secrètes, loges, sectes, d'au moins quatre nationalités : Polaires italiens et français conduits semble-t-il par un « vénérable » Bari; Britanniques d'une confrérie mystique fondée — mais oui! — par Sir Arthur Conan-Doyle, père de Sherlock Holmes, et dont l'envoyé spécial Walter Birks devint le secrétaire intendant d'Antonin Gadal. C'est Birks qui lui offrit la statuette égyptienne que le gardien des ca-

vernes initiatiques d'Ussat prétendit avoir trouvée dans une grotte qui domine l'Ariège, aujourd'hui pièce maîtresse du trésor initiatique des Rose Croix néerlandais (Haarlem); Allemands dont le plus célèbre des représentants reste Otto Rahn; Espagnols — ils ne séjournèrent qu'une quinzaine de jours — prospectant, pioche en main, le secteur Luzenac-Lordat.

Les initiés — je l'ai appris de la bouche de Birks — rompus aux arcanes des gnosés ténébreuses couraient après un Évangile perdu de Saint-Jean et non, comme l'écrivent les exploiters du filon Cathare qui ne semblent connaître (mal) qu'Otto Rahn, d'un Graal devenu à la demande sacré pour avoir recueilli le sang du Christ, ou mieux encore pierre précieuse détachée de la couronne de Satan.

Pourquoi Saint Jean? Pourquoi Monségur, Ussat, Tarascon-sur-Ariège, Lordat, Rennes-le-Château? Parce que Christian Rosenkreuz, qui aurait fondé l'Ordre des Rose Croix, au cours d'un voyage dans le sud de la France aurait été l'invité en son château du Seigneur de Lordat. Christian Rosenkreuz détenteur de tous les secrets de l'Égypte, de l'Orient et du fameux manuscrit de Saint-Jean. Notez les conditionnels que se gardent d'utiliser les auteurs de livres ésotériques.

Saint Jean! Lisez Paul Rouelle. Ce n'est pas à moi de dévoiler ses conclusions. Lisez et relisez.

Bonne route!

C. BERNADAC.

Mon histoire...

C'est en 1969 que je me suis rendu à Rennes-le-Château pour la première fois. Par hasard.

Mon épouse et moi prenions nos toutes premières vacances aux Saintes-Marie, qui resteront un de mes meilleurs souvenirs. Or, pour ma part, j'ai une horreur viscérale de l'eau, laquelle — comme disait Verlaine — est un liquide tellement sale que, quand on la verse dans le Pernod, elle le trouble. Donc, nous avons conclu une sorte de pacte : le matin, pendant que ma sirène préférée profitait de la Méditerranée, je lisais sur la plage ; l'après-midi, nous visitions la région. C'est ainsi que j'ai lu pour la première fois « Le Trésor Maudit de Rennes-le-Château », de Gérard de Sède. Quand je dis que je l'ai lu...

En fait, je l'ai dévoré tellement goulûment que le seul moyen raisonnable de le digérer fut d'aller voir sur place ce qu'il en était des affirmations et hypothèses de l'auteur. Ce que nous fîmes.

À l'époque, cette histoire était encore assez neuve et Rennes était encore « authentique », comme il convient de dire aujourd'hui quand on est cultivé. En tout cas, elle n'avait pas encore subi les ravalements et restaurations (!) qui la défigurent dorénavant tout en assurant sa rentabilité commerciale. Le cimetière n'avait pas été bouleversé, Béranger Saunière et Marie Denarnaud étaient encore à leur place, Paul-Urbain de Fleury avait toujours deux tombes différentes, les autres sépultures curieuses pouvaient encore être photographiées. L'église était toujours libre d'accès et le chemin de croix n'avait pas été « remis en ordre ». Bref, il régnait encore sur les lieux un parfum mystérieux, mais non frelaté, qui en faisait le charme.

Et, tout compte fait, on ne mangeait pas tellement mal chez Henri Buthion. Or, ce qu'il nous fut donné de voir conforta notre impression initiale : Gérard de Sède était loin de dire tout. Il n'en fallait pas plus pour allumer notre curiosité ! Donc, quelques mois plus tard, je redescendais avec un ami tout aussi intrigué que moi. C'était aux congés de Toussaint 1970... Notre aventure commençait.

La raconter ici in extenso n'apporterait pas grand-chose, sinon une collection d'anecdotes rassemblée pendant plus de 33 ans de recherches, d'anecdotes amusantes la plupart du temps, mais aussi

nettement déplaisantes, parfois. Que l'on sache seulement que les quelques mises en garde contenues dans le « Trésor Maudit » ne sont pas sans objet, et que les documents dont je dispose m'ont valu pas mal d'ennuis, depuis les « visites domiciliaires discrètes », manifestement effectuées par des gens « compétents », jusqu'aux cambriolages par effraction avec destruction mobilière par des vandales et menaces peintes sur mes murs. En passant par le 9 mm para.

Et pourtant, ce serait à refaire, je recommencerais !

Car cette aventure m'a permis de rencontrer pas mal de monde : des fous mystiques, des détenteurs de la vérité authentique, des hallucinés sectaires et, parfois même, de véritables gangsters. Elle m'a heureusement permis de côtoyer aussi des gens intéressants : certains, dont le rôle dans cette histoire restera probablement toujours la véritable énigme, comme Gérard de Sède ou Pierre Plantard ; certains de grande valeur, dont l'érudition vous tient en haleine, comme A.D. Grad ; et enfin des personnages exceptionnels, dont l'immense culture n'avait d'égale que l'humour, comme Philippe de Chérisey, avec lequel j'ai eu la chance de nouer une amitié très profonde et extérieure à tout ceci.

Elle m'a également amené à m'intéresser à des tas de choses qui, jusque-là, me laissaient parfaitement froid, comme l'histoire, la mythologie, l'héraldique, et mêmes les langues : l'hébreu et l'occitan. Que ne ferait-on pas quand on est passionné ?...

Elle m'a même contraint à étudier ce qui était le cauchemar de mes études secondaires, la littérature poétique romantique. On n'imagine pas ce que l'on peut trouver par une lecture attentive des sonnets de Gérard de Nerval ! Ah, ce fameux « Desdichado », qui me valut tant de maux de tête sous la férule de professeurs dont j'admire encore la patience ! Si j'avais su la merveille que ce texte recelait au-delà de sa perfection poétique...

Tiens, au fait ! Tout le monde sait, bien entendu, que Nerval s'est suicidé par pendaison. Encore que « suicidé » soit un terme bien étrange quand on lit dans le rapport de police que, lorsqu'on l'a trouvé, le malheureux avait toujours son gibus sur la tête et que les pointes de ses pieds touchaient le sol. Beaucoup savent aussi que l'endroit exact de l'événement est devenu aujourd'hui le trou du souffleur d'un grand théâtre parisien.

Mais y en a-t-il qui savent en face de quel immeuble Gérard de Nerval a trouvé la mort? En face d'un commerce de serrurier, un bonhomme qui vendait des clefs...

Et la boutique se signalait par une enseigne : « Chez Boudet ».

« Mais, me direz-vous, est-ce bien raisonnable, dans une aimable histoire comme celle-ci, de venir parler de cambriolages, de menaces, de coups de feu, et même de services... Comment dites-vous? De services secrets!? »

Autrement dit : « Êtes-vous bien raisonnable? »

Ça, ma bonne dame, mon bon monsieur, c'est une longue histoire, dont j'imagine que vous la verrez d'un tout autre œil si vous avez la patience de lire ce qui suit.

Paul Rouelle

Table des matières

Préface	3
Mon histoire.....	5
EN GUISE D'AVERTISSEMENT	9
LA RÉGION DE L'AUDE.....	11
LES LIEUX CONCERNÉS	26
LE CHEMIN DE CROIX.....	47
D'UNE RENNES À L'AUTRE	62
LES FAITS.....	77
LE CURÉ AUX MILLIARDS.....	84
QUELQUES NOTES EN PASSANT.....	87
LES HYPOTHÈSES : UN TRÉSOR?.....	99
LES HYPOTHÈSES : UN DOCUMENT?.....	103
QUELQUES NOUVELLES NOTES.....	108
HENRI BOUDET	112
NICOLAS POUSSIN.....	118
BERTHOLET FLÉMALLE.....	127
EUGÈNE DELACROIX.....	135
GÉRARD DE NERVAL	137
PIERRE, GILBERT, MICHEL ET LES AUTRES	158
LES HYPOTHÈSES : LA MIENNE... ..	161
UNE AUTRE HISTOIRE?.....	167
UN RAHN PEUT EN CACHER UN AUTRE... ..	171
... OUI, MAIS QUEL AUTRE?.....	185
DIS-MOI QUI TU HANTES. JE TE DIRAI QUI TU ES.....	190
LISONS UN BRIN.....	200

EN GUISE D'AVERTISSEMENT

Il n'entre pas du tout dans mes intentions d'asséner une vérité historique, irréfragable et intangible. J'estime simplement que l'analyse de certains faits, de leur concordance dans le temps, de leurs relations plausibles sinon possibles, le tout saupoudré d'une solide rasade d'esprit critique et d'une bonne pincée de logique, que tout cela peut amener à des hypothèses curieuses, voire intéressantes, que — à ma connaissance — rien n'a encore contredites aujourd'hui.

Je n'ai pas la prétention d'avoir résolu « L'Affaire de Rennes-le-Château » : je n'ai pas les moyens de m'offrir ce ridicule. Je crois cependant avoir eu la chance de disposer de certains éléments susceptibles d'éclairer différemment cette énigme, ou tout au moins, d'y apporter quelques compléments curieux.

Dans le cadre de cette affaire, je n'ai pas eu vent, en effet, que quiconque se soit jamais penché sur les agissements d'un obscur écrivain allemand dans la région d'Ussat, ni sur les raisons véritables qui les ont motivés, et moins encore sur les développements bizarres qu'impliquent alors les remarquables études consacrées à ce personnage par Christian Bernadac.

Dans le cadre de cette même affaire, je ne crois pas non plus que l'on ait jamais tenté une étude conjointe des mémoires d'un autre personnage insolite, également traité avec maestria par le même Bernadac.

Je ne pense pas, enfin, que quelqu'un, se méfiant des traduttore-traditore, se soit imposé l'étude de l'occitan afin de se documenter in texto non suspecto et non pas seulement via ce que rapportent les autres dans leurs ouvrages. Je n'ai pas connaissance, enfin, que quiconque étudiant ce sujet, avant même la moindre publication et après en avoir fort peu parlé aux diverses personnes rencontrées pour la recherche documentaire, se soit fait contacter depuis l'Australie et l'Estonie par des gens étrangement évanescents dès le moment où l'on a la curiosité de s'intéresser à leur identité physique. Ni que quiconque se soit fait cambrioler, menacer et finalement tirer dessus à trois reprises. Il y a des gens, au BND et dans quelques services du même acabit, qui manquent drôlement d'humour !

Un dernier mot.

Je n'ai pas l'intention non plus de délivrer un quelconque message, si ce n'est celui-ci : cherchez passionnément, mais toujours sincèrement et honnêtement. Vous n'imaginez pas le plaisir que vous trouverez à progresser dans votre quête.

Et c'est là, probablement, le seul trésor de Rennes-le-Château qui soit encore vraiment accessible.



Dessous le chaine Guyen du Ciel frappé,
Non loing de là est caché le tresor,
Qui par longs siecles avoit esté grappé,
Trouvé mourra, l'œil crevé de ressor.
Nostradamus, Cent 1:XXVII.(4)

LA RÉGION DE L'AUDE

Himmler, le bras droit d'Hitler, sous couvert d'enquête à propos du Catharisme, a envoyé Otto Rahn à la découverte de l'énigme de Rennes-le-Château.

Relater l'histoire du village de Rennes-le-Château consisterait un peu à réinventer la roue. Ceux qui — par extraordinaire — n'en connaîtraient rien trouveront les meilleures informations

(et quelques autres) dans une masse toujours croissante de livres et d'articles dont on trouvera facilement la liste sur le web.

« Il était une fois... »

C'est une caractéristique constante des contes de fées que de commencer par ces quelques mots : ils sont tellement associés à l'imaginaire qu'il est pratiquement impensable de voir une histoire authentique commencer par eux. Et pourtant !

Comment séparer l'imaginaire du réel dans une aventure dont les héros — parfaitement authentiques — ont tout fait pour concrétiser leurs rêves ? Sur quoi se baser pour faire le départ entre le mythe et l'histoire alors que tant d'auteurs et de journalistes plient les événements dans le sens de l'Histoire, alors que tant d'historiens modifient l'Histoire au gré de leur sens de l'événement ? La démarche est infiniment plus saine, qui tente de donner un sens au phénomène en se pliant à ses caprices plutôt qu'en le distordant jusqu'à le faire coïncider avec l'une ou l'autre conviction.

Langage bien obscur que celui-là, n'est-ce pas ?

Et pourtant, langage auquel il faudra bien s'habituer pour plonger dans l'univers que les Abbés Henri Boudet et Béranger Saunière ont forgé, et dont les marques, hier encore bien vivantes, s'étiolent et se perdent peu à peu au gré du temps, des aménagements et des tentatives de restauration.

Langage qui devra devenir familier pour tenter d'approcher le message que nous ont laissé les deux Abbés, et que certains voudraient être aujourd'hui les seuls à comprendre, quitte à en dégrader les supports pour les rendre inaccessibles après eux.

Langage discret et pudique — quoique grandiose — et qui s'accommode mal du romanesque pour quais de gare ou des affabulations pour midinettes en mal de sensationnel.

Langage, en fait, de l'hermétisme, du symbolisme, de l'argot, du

calembour et de la poésie... Langage des oiseaux, peut-être ?

Saint Félix de Caraman abrita un concile manichéen



En tout cas, message fabuleux, dans tous les sens du terme, que nous ont laissé les deux prêtres au travers de leurs oeuvres et de leurs églises. Message à propos d'un trésor, car Béranger Saunière fut incontestablement riche, et Henri Boudet, quoique plus discret, ne le fut probablement pas moins.

Message aux connotations dynastiques, car si les généalogies sont parfois curieuses, certains noms rencontrés dans cette affaire ne permettent aucun doute : Chambord, Habsbourg, Orléans, Bourbon, Plantagenêt, Dagobert II, Sigebert IV et Plantard de Saint-Clair... Et ce n'est pas Monsieur le Président François Mitterrand qui me contredira, en visite sur les lieux le 2 mars 1981, à quelques semaines des présidentielles ; pas plus que Monsieur Valéry Giscard d'Estaing, qui, à la même époque, dînait un soir à Sion-Vaudémont.

À chacun sa colline inspirée...

Ce n'est pas non plus — et c'est infiniment plus grave — l'attitude de Himmler qui dénierait l'intérêt des grands de ce monde pour ce coin perdu des Corbières, alors que sous couvert d'enquêter à propos du Catharisme, le bras droit d'Hitler avait envoyé Otto Rahn à la découverte de l'énigme de Rennes-le-Château.

Rennes-le-Château, Saunière, Boudet, l'or de Salomon, les Wisigoths, les Mérovingiens, le Roi Perdu...

Que de noms propices au rêve, aujourd'hui que les médias se sont emparés de cette affaire, depuis les opuscules discrets déposés à la Bibliothèque Nationale jusqu'à la télésuite à grand spectacle, en passant par quelques études sérieuses, quelques brillantes interprétations, et quelques remarquables pantalonnades, aussi !

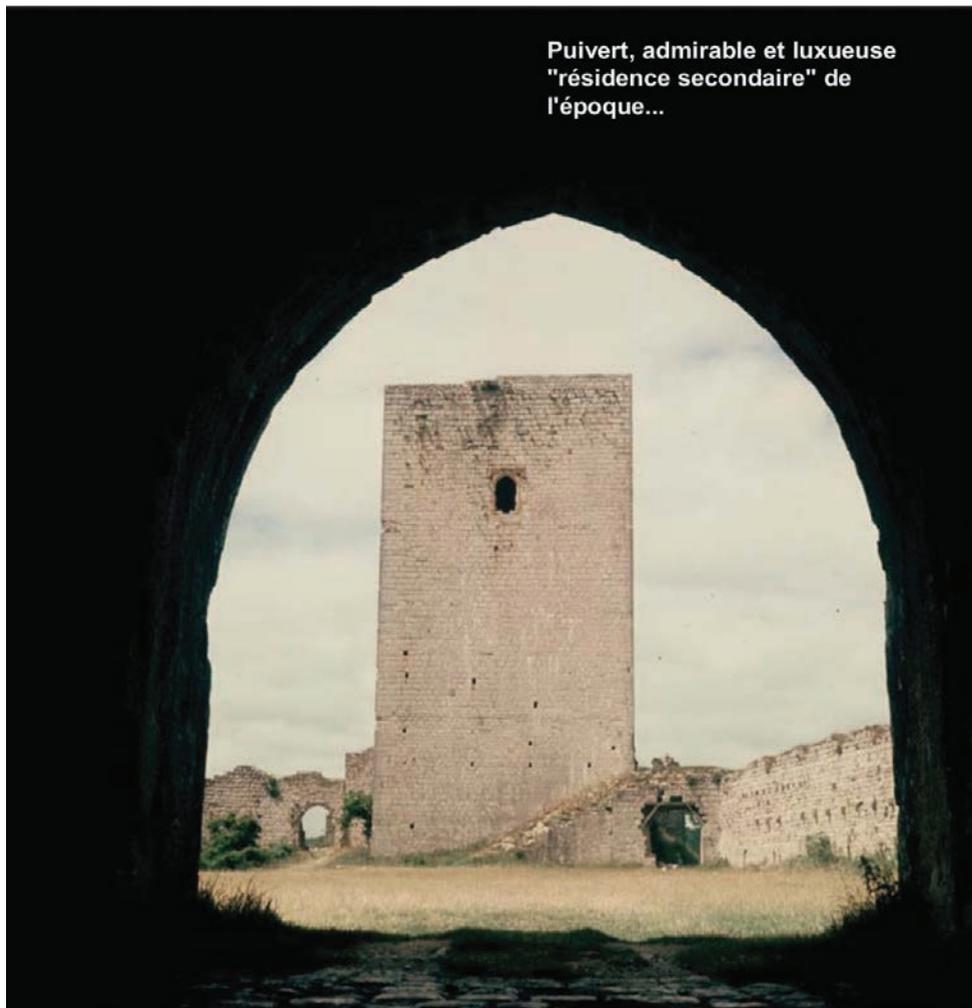
Il n'entre pas dans mes intentions d'attaquer qui que ce soit ni de polémiquer avec quiconque. Tout compte fait, « Lisez-les tous, le Roi reconnaîtra les siens ! », comme disait à peu près Foulques de Toulouse...

Il se trouve seulement que je dispose d'une série de documents antérieurs à pas mal d'adaptations ; j'aimerais simplement vous les soumettre : il est parfois bon de faire le point sur les certitudes avant de se plonger dans les hypothèses.

Et cela ne nuit pas au mécanisme de remettre parfois les pendules à l'heure. Je vais donc tenter de montrer ce j'ai vu de Rennes-le-Château et de son contexte, il y a trente-trois ans. Déjà...

Tout en haut des Pyrénées, pas loin de Planès et de sa Mesquita, pas loin non plus de Font-Romeu, où se pratique une moderne alchimie solaire, près du lac des Bouillouses et de ses eaux glacées, il est un petit ruisseau courant sur le plateau du Capcir, été comme hiver, qui deviendra bien vite l'Aude, et donnera son nom à un département.

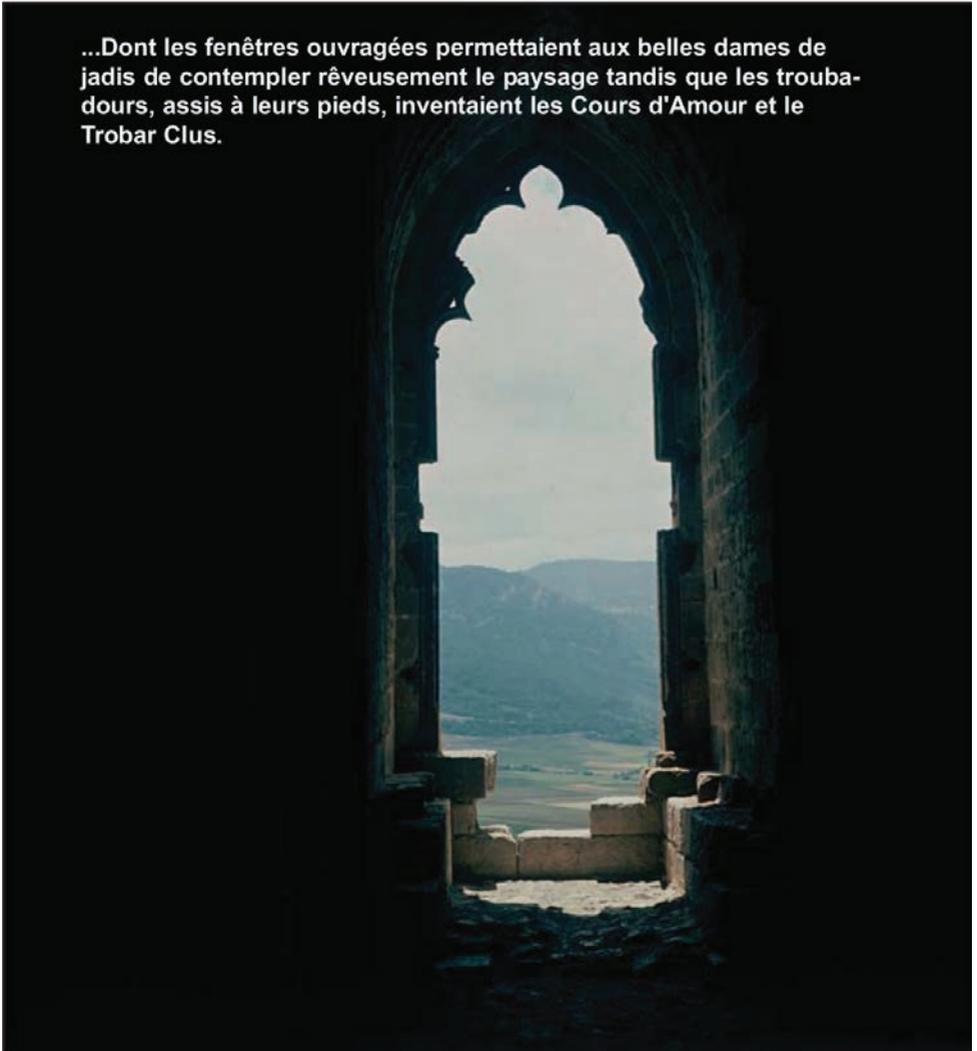
Puivert, admirable et luxueuse
"résidence secondaire" de
l'époque...



Il y a l'Aude touristique, des lacs de Matemale et des Angles, l'Aude des sommets aigus et des pentes abruptes, l'Aude paisible et champêtre, où, parfois, à l'heure dite, les vaches, guident les brebis pour rentrer au mas...

Mais l'Aude évoque plus souvent Carcassonne et sa Cité ici la Porte de Narbonne, dont l'embrasement annuel le 14 juillet commémore surtout la prise de la ville par Simon de Montfort lors de la Croisade Albigeoise.

...Dont les fenêtres ouvragées permettaient aux belles dames de jadis de contempler rêveusement le paysage tandis que les troubadours, assis à leurs pieds, inventaient les Cours d'Amour et le Trobar Clus.



Et puis, il y a l'Aude insolite, et il ne faut pas s'étonner de voir une péniche croiser une voiture... sur un pont qui enjambe le fleuve ; l'Aude étrange, aux croix curieuses perdues dans les champs, dont certaines portent le Cervus Fugitivus, cher aux Alchimistes.

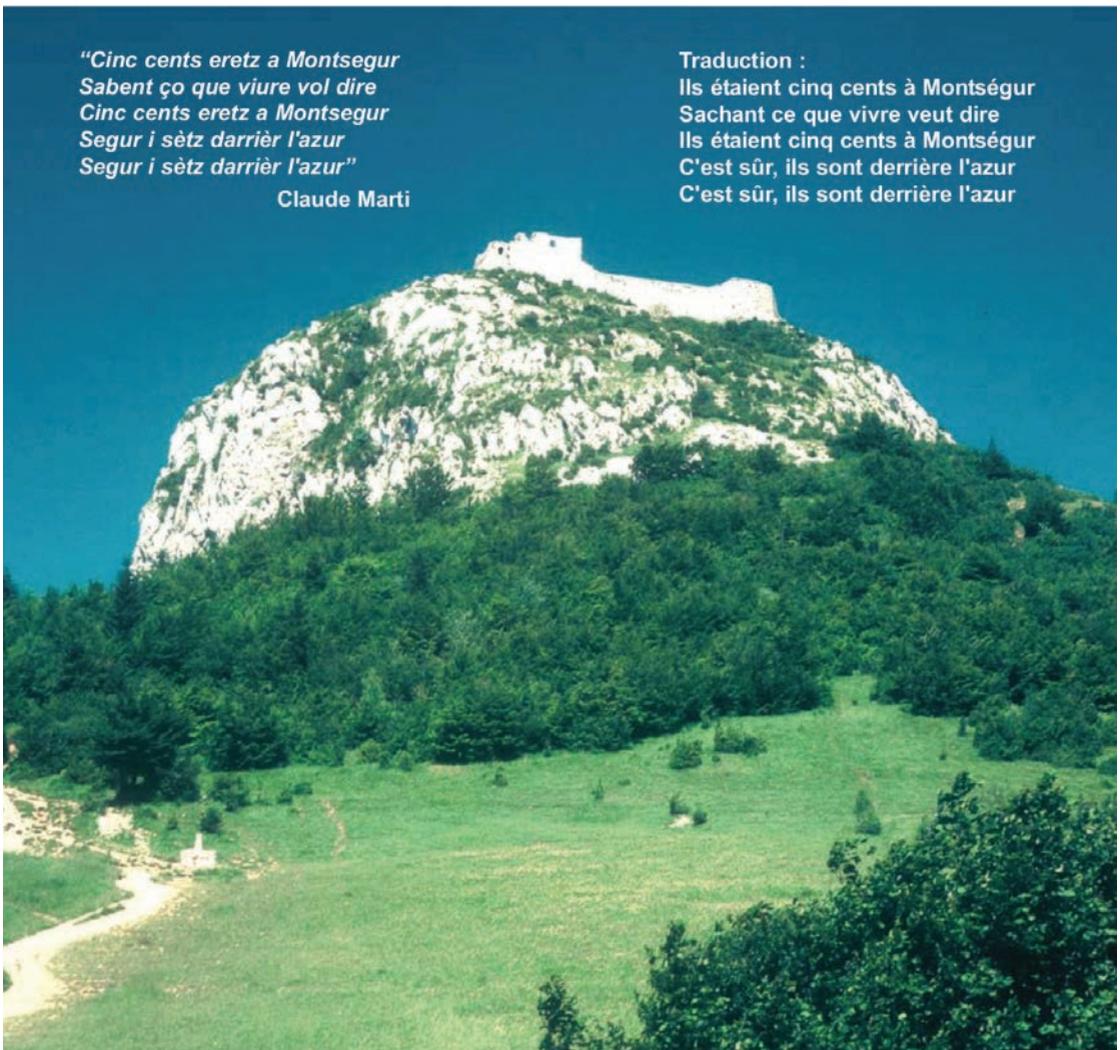
Enfin, le nom de l'Aude est indissociable du Catharisme qui im-

prègne encore la région et ses environs. Sur les traces des Parfaits, on découvre des sites curieux, notamment Saint Félix de Caraman, qui abrita un concile manichéen, et la Fontaine de Fontestorbes, qui débite de façon intermittente des eaux particulièrement pures. Fons ex Orbe, Fontaine issue de l'Univers?...

*"Cinc cents erez a Montsegur
Sabent ço que viure vol dire
Cinc cents erez a Montsegur
Segur i sètz darrièr l'azur
Segur i sètz darrièr l'azur"*

Claude Marti

Traduction :
Ils étaient cinq cents à Montségur
Sachant ce que vivre veut dire
Ils étaient cinq cents à Montségur
C'est sûr, ils sont derrière l'azur
C'est sûr, ils sont derrière l'azur



Mais on trouve aussi et surtout les « Citadelles du Vertige » : Montségur, dont Gérard de Sède disait : « Au détour d'un chemin, Montségur se reçoit comme un coup de poing en pleine poitrine... ».

Montségur, dont on n'a pas encore élucidé le symbolisme penta-

gonal, présent jusque dans les pierres constituant les cabanes des Bonshommes réfugiés au château .

On visite Mirepoix et ses « couverts », architecture typique des bastides, aux poutres richement décorées, et dont le nom invite à examiner les poissons.



Salsignes, dont tout — paysage, cultures, habitat, « belle-fleur », et jusqu'au nom même — dont tout évoque les corons du Borinage. À ceci près que, dans cette mine de sel de feu, on extrait de l'or...

Les châteaux de Lastours : Cabaret, Tour Régine, Fleur-Espine et Quertinheux. La légende veut que les Carcassonnais, assiégés dans la Cité, s'en soient enfuis par un souterrain de plus de 30 km aboutissant ici. Le nom de Cabaret provient non pas d'un quelconque estaminet, mais bien de « Caput Arietis », la tête du Bélier...

Minerve, et ses « ponts naturels » creusés par le Cesse; Minerve, et les restes émouvants de son château, à l'ombre de l'Acacia; Minerve, et ses ruelles écrasées de soleil... Termes, et la curieuse fenêtré de sa chapelle, à la fois religieuse et meurtrière.

Et aussi Peyrepertuse; imprenable crête fortifiée qui tomba en quelques jours, les défenseurs n'ayant pas eu le temps de s'y réfugier.



Montségur, lieu magique, enchanté, où le sublime côtoie le bizarre, comme ce donjon, qui n'a aucun passage vers l'enceinte du château.

Quéribus, nid d'aigle sur son éperon rocheux, surveillant avec Peyrepertuse les passages vers la mer et l'Espagne. Quéribus et son extraordinaire donjon, inondé de lumière, vibrant, vivant encore.

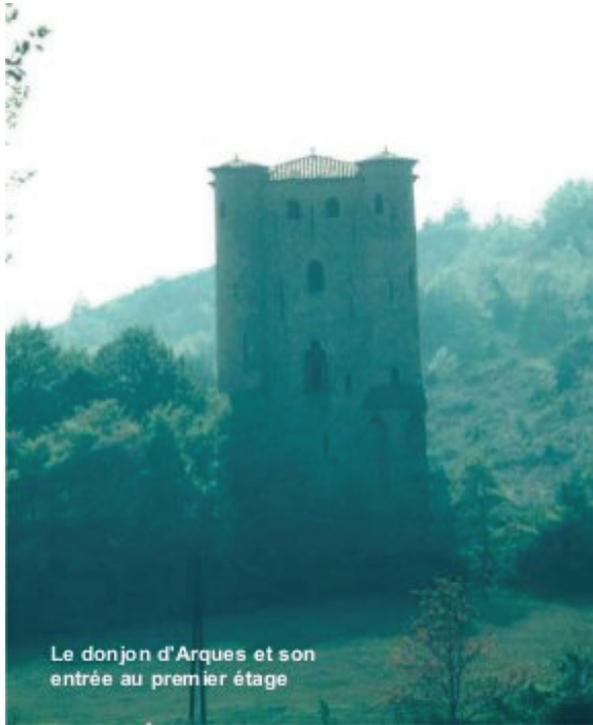
Puylaurens, autre nid d'aigle inaccessible, semble toujours protéger un paysage qui l'envahit peu à peu; par endroits, ses murs vigoureux semblent encore vivre au soleil; ailleurs, ses ruines se dressent comme un remords vers un ciel lourd de souvenirs.

Le Col de Saint Louis enroule sa route en spirale sur les flancs de la montagne.

Les superbes gorges de Galamus abritent un ermitage dédié à Saint Antoine Ermite, ermitage naguère encore habité.

On trouve aussi les non moins impressionnantes gorges de Saint Georges qui livrent passage à l'Aude, à l'entrée d'Axat. Le défilé de

Pierre-Lys, dont le passage fut percé par Monseigneur Lacropte de Chantérac, dernier évêque d'Alet, et qui pour cela s'appelle encore le « Trou du Curé ».



Et le donjon d'Arques... Contrairement à Gisors, la butte de terre rapportée initialement prévue ne fut jamais réalisée, faisant de ce château le seul, probablement, à avoir son entrée au premier étage.

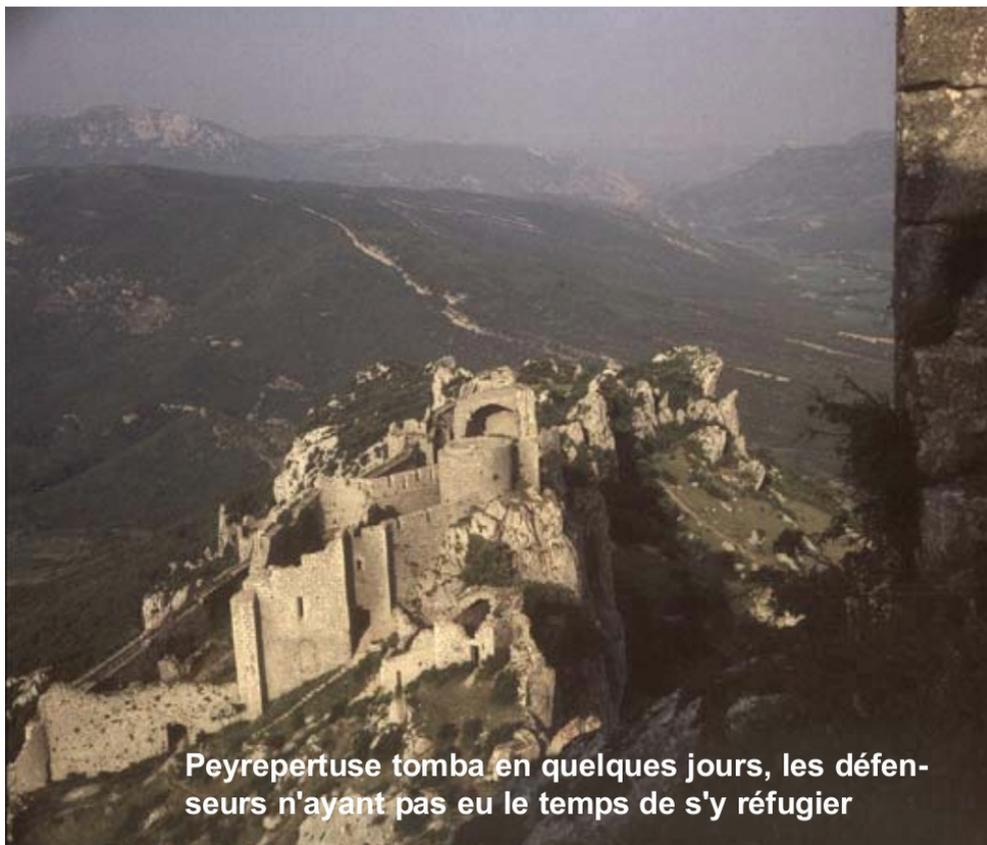
Il y a encore le Tombeau des Pontils, ou Tombeau d'Arques, c'est selon... Si le site vous dit quelque chose, examinez donc le tableau de Nicolas Poussin, les « Bergers d'Arcadie ».

Vous pouvez vérifier, c'est bien le « Tombeau de Poussin », celui sur lequel les Bergers déchiffrent la devise « Et in Arcadia Ego ». Malheureusement, à l'époque de Poussin, il n'existait pas. Et aujourd'hui, il n'existe plus, son propriétaire l'ayant rasé, lassé des déprédations occasionnées par des « chercheurs »...

Et puis Coustaussa, dont le nom vient du latin custodia, et qui évoque la sentinelle, ou l'écrin... « Les hautes flammèches de Coustaussa »... disait Gérard de Sède.

Il y a ces quelques rocailles, ruines de Montferrand. L'étrange est présent là aussi, car si cette cabane n'a encore jamais été celle d'un Alchimiste, comme certains l'ont affirmé, elle n'en est pas moins au pied d'une roche qui évoque irrésistiblement la salamandre...

Que serait une histoire mystérieuse sans un château des Templiers, bien réel, celui-ci, accroché sur son piton rocheux au sommet de la falaise? Et que serait un château templier sans énigme? Au château des Tiplis, les moines-soldats battirent monnaie avec de l'or qui ne provenait pas de mineurs. Et ils firent appel à des fondeurs étrangers qui avaient pour principale vertu de ne pas parler la langue locale...



Terminons cette visite bien trop superficielle de l'Aude et de ses environs par Alet-les-Bains et l'ancienne Sancta Maria Electensis, où vit encore le lumineux souvenir de Nicolas Pavillon. L'ange du bizarre

ne nous abandonnera pas pour autant, et, au travers des ruines de l'ancien édifice, l'église moderne nous présente un vitrail en forme d'étoile de David.



Quéribus et son extraordinaire donjon

D'après un de ses romans, Roger Peyrefitte doit reposer dans le cimetière attenant à l'église, dans une tombe qui abrite déjà ses pa-

rents.

Alet est belle, simplement belle, de ses maisons merveilleusement restaurées ; mais Alet intrigue toujours, et les poutres des encorbellements portent parfois des sculptures intéressantes. Parfois, les fa-



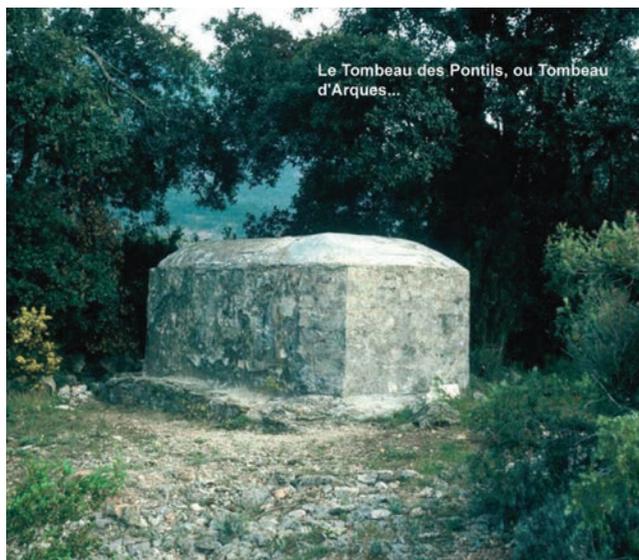
çades évoquent à mots couverts l'Alchimie... Légende, bien sûr, comme celle qui dit que Saint Vincent de Paul s'est réfugié chez Nicolas Pavillon en lieu et place de se faire capturer par des Barbaresques en poursuivant une certaine cavale.

Monsieur Vincent n'a jamais mis le pied à Alet, tous les gens sérieux vous le diront. D'ailleurs, que serait-il allé faire dans cette galère ?...

Est-ce à dire que les documents d'État civil concernant Maître Fromlhague, Notaire à Alet, et scrupuleusement recopiés en 1880, ne seraient pas sérieux ?

« (...) il fut encore choisi aux fins d'être secrétaire dans l'enquête qui fut faite dans la chapelle de l'Évêché d'Alet pour la canonisation

de Saint Vincent de Paul. » Documents M. E. Larade.



Quelle féconde imagination que celle de nos ancêtres!



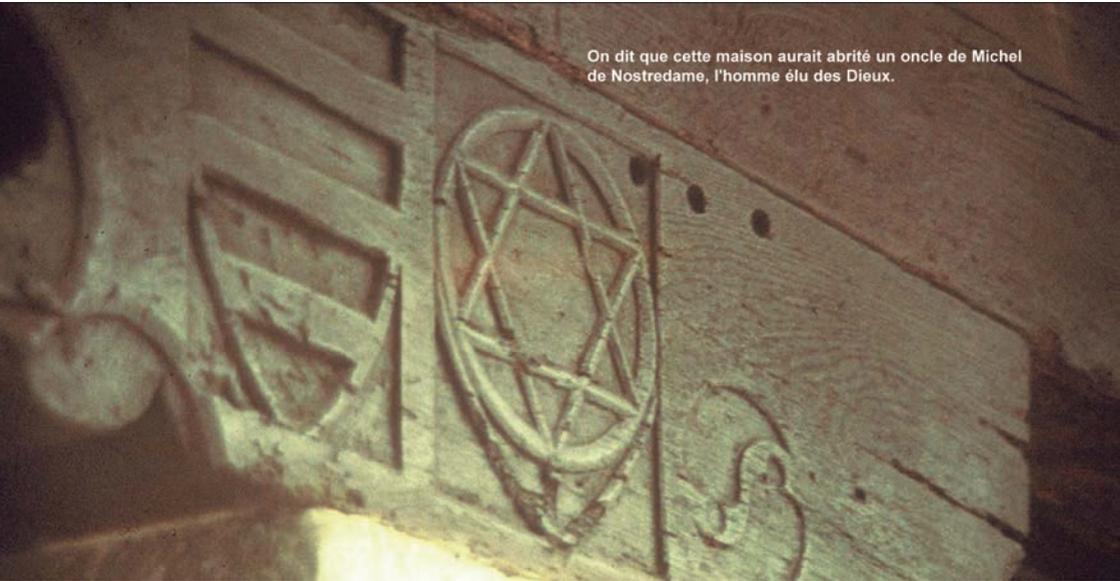
Arrêtons-nous dans l'ancien Évêché, aujourd'hui très agréable hostellerie, et si nous avons la patience d'attendre le soir, peut-être bien qu'à la veillée, on nous racontera de bien belles histoires.



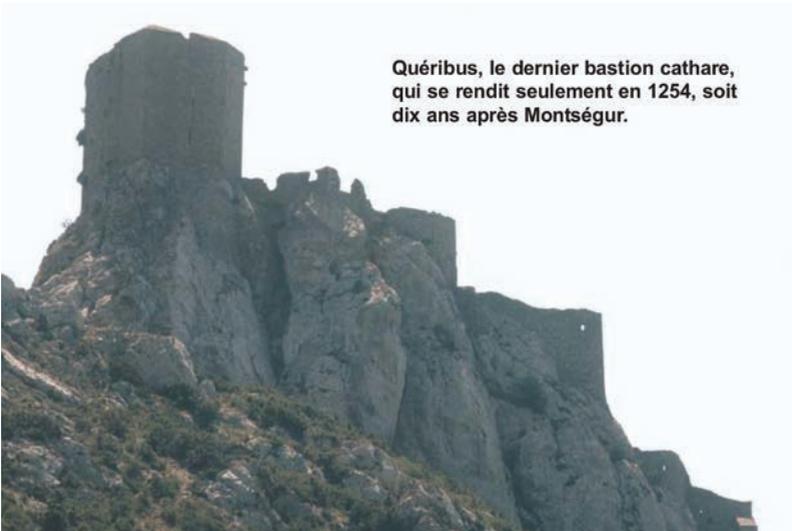
Ici, les moines-soldats battirent monnaie au départ d'or ne provenant pas de mineurs...



Au travers des ruines de l'ancien édifice, l'église moderne nous présente un vitrail en forme d'étoile de David



On dit que cette maison aurait abrité un oncle de Michel de Nostredame, l'homme élu des Dieux.



Quéribus, le dernier bastion cathare, qui se rendit seulement en 1254, soit dix ans après Montségur.

LES LIEUX CONCERNÉS

Vous ne passerez pas dans la région sans qu'on ne vous parle de Rennes-le-Château, un petit village de quelques dizaines d'habitants [064], comme égaré au milieu d'un paysage aride, le Razès, et de son curé, l'abbé Saunière, le « Curé aux Milliards ».

L'abbé repose à côté de Marie Denarnaud, qui fut sa fidèle servante, avec qui il partagea ses secrets, et peut-être même un peu plus...



Béranger Saunière naquit le 11 avril 1852 dans cette maison presque bourgeoise de Montazels, en face du village dont il deviendra le prêtre

Saunière y mourra le 22 janvier 1917, officiellement des suites d'une attaque d'apoplexie survenue le 17... Sa sépulture, maintes fois violée, est aujourd'hui couverte d'une dalle qui passe pour avoir été celle de Marie de Négri d'Ablès, celle-là même qui aurait porté les inscriptions « Reddis Regis Cellis Arcis » et « Et in Arcadia Ego ». Si ce n'est pas certain, c'est en tout cas plausible.

L'abbé repose à côté de Marie Denarnaud, qui fut sa fidèle ser-

La sépulture de
l'Abbé Saunière
en 1969



vante, avec qui il partagea ses secrets, et peut-être même un peu plus, parmi des tombes aux symboles parfois ambigus pour le Catho-



La tombe de Marie Denarnaud en 1969

lique de stricte obédience. On dit même qu'une dalle abriterait la fille

naturelle de Wagner, de passage dans la région pour aller à Montségur chercher l'inspiration de son Parzifal. Légende, ou commérage ?

Nommé Curé desservant de Rennes-le-Château en 1885, Saunière eut vite fait le tour de sa paroisse : quelques constructions sans luxe, une église alors quasiment en ruines, qui avait été consacrée à Marie-Madeleine en 1059, et dont on aperçoit encore certains détails dans l'édifice actuel, un



La ruine de la grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes

château à peine en meilleur état qu'aujourd'hui...



Le calvaire que Saunière fit plusieurs fois remanier

Le tout dans un paysage éclaboussé de lumière et rongé par les vents, avec, face à face dans le lointain, le Bugarach et le château



des Templiers, au-delà du plateau décharné du Lauzet.



Mais bientôt, l'aspect du village changea radicalement. Après avoir restauré son église, l'Abbé se mit à construire. D'abord une villa, appelée Béthania, où il tiendra table ouverte et où se rencontreront quelques personnages du siècle, depuis la cantatrice Emma Calvé jusqu'à un authentique Archiduc de Habsbourg, en passant par le Secrétaire d'État Dujardin-Beumetz.

Et puis il fit bâtir des remparts. Saunière s'était en effet mis en tête, entre autres, de relever les remparts de l'antique cité wisigothique de Rhedae, dont on aperçoit quelques

vestiges au pied de la construction moderne.

Ses remparts, il les garnira d'une tour « d'allure gothique », dont il fera son bureau et sa bibliothèque.

Cette tour, qu'il appellera Magdala, il la reliera par un « chemin de ronde » au-dessus des remparts à une orangerie où s'épanouiront les fleurs rares et mûriront les fruits exotiques. Rennes avait repris fière allure, elle pouvait à nouveau régner sur le Razès.

De tels travaux ne pouvaient évidemment laisser indifférent et les folles du logis locales s'en donnèrent à cœur joie. Durant la première guerre mondiale, on alla même jusqu'à prétendre que la tour servait à abriter un canon allemand. Au vu de la tour d'angle, sans doute ? Et pour chasser la bartavelle, probablement !

En fin de compte, la bonne question est évidemment : comment Saunière, dans un tel endroit, sans ressources connues, a-t-il pu édifier des bâtiments aussi coûteux ? Encore ceux-ci ne constituent-ils qu'un aspect seulement de sa fortune...

Et la réponse vient quasi automatiquement : « Il avait trouvé un trésor ».

Il est un fait que, dans une pièce arrondie et garnie d'un oeil-de-boeuf, accolée à l'église et reliée à la sacristie par un passage dissimulé au fond d'une armoire, on retrouvera une statuette d'or partiellement fondue et un creuset.

Mais bien d'autres hypothèses coexistent, qui n'ont pas toutes l'inconsistance du trafic de messes dont on accusa le Curé.

Mon propos -pour l'instant- n'est pas d'analyser, ni seulement d'exposer ces théories, mais de présenter les documents et de visiter les lieux en partant du principe généralement admis que le fastueux abbé aurait laissé une série d'indications, de signes de piste, dans les transformations qu'il fit effectuer dans son église.

La première chose que nous verrons sera la ruine de la grotte dédiée à Notre-Dame de Lourdes, et que Saunière aménagea à l'aide des hottées de pierres ramenées en compagnie de Marie Denarnaud lors de leurs longues pérégrinations sur le Lauzet.

Puis le calvaire que Saunière fit plusieurs fois remanier, insatisfait de l'inclinaison de la tête du Christ, selon Gérard de Sède. Un calvaire dont le socle porte des sentences banales ou intrigantes :

CHRISTUS A.O.M.P.S. DEFENDIT

Cette inscription est-elle antérieure ou contemporaine de l'Abbé, nous ne savons. Certains y voient une allusion à la société secrète qui serait derrière toute cette affaire : le Prieuré de Sion, que « le Christ défendit contre tout mal ».

Nous verrons ensuite la statue de Notre-Dame de Lourdes, posée sur le pilier carolingien qui soutenait l'autel de l'église dans lequel, au cours de ses transformations, l'Abbé aurait trouvé la piste du trésor. Sachant que les anomalies sont souvent signifiantes, signalons à tout hasard que le pilier est à l'envers, et que les mots « Pénitence! Pénitence! » sont attribués à la Vierge de Fatima...

Il y a aussi le porche de l'église, tel que le composa Saunière. Entourée de roses symboliques et de croix, Marie-Madeleine y tient la croix horizontale, comme on porterait une arme à la hanche.

L'étrange et criarde décoration de l'auvent est censée faire allusion aux tuiles d'or qui couvraient le temple de Salomon. L'hypothèse est bien moins farfelue qu'il n'y paraît de prime abord, et il n'est pas

impossible du tout qu'une bonne part des richesses pillées par Titus en 70 à Jérusalem, ait transité par ici... On cite même la Menorah — le Chandelier à Sept Branches — et cela n'a historiquement rien d'indéfendable.

Quoi qu'il en soit, la gargouille et la croix, parallèles entre elles, ne sont pas perpendiculaires au mur. Dans le même axe que le chemin menant à l'église, elles désignent le point de l'horizon où se lève le soleil le 17 janvier. Une date que nous allons retrouver à plusieurs reprises.

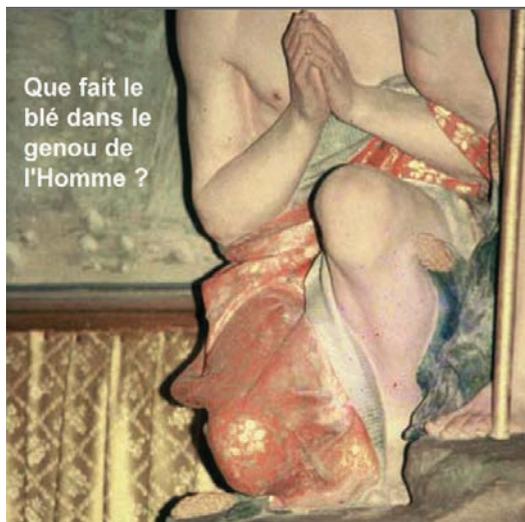
Quant aux médaillons, fort effacés aujourd'hui, ils représentent l'arrivée de Joseph d'Armathie portant le Graal, et de Marie-Madeleine, aux Saintes-Marie-de-la-Mer.



Au vu de tout cet ensemble, peut-on encore vraiment s'étonner des inscriptions voulues par le maître d'oeuvre : « Terribilis est locus iste » (Ce lieu est terrible), et « Domus mea domus orationis vocabitur » (Ma maison sera appelée maison de prière), paroles prononcées par le Christ quand Il chassa les marchands du Temple. Et qui se poursuivent par ces mots : « Vous en avez fait une caverne de voleurs »...

Sans doute est-il bon, dès l'entrée, de rappeler le visiteur à un minimum de convenances ? Il est vrai que Rennes-le-Château en a vu de toutes les couleurs.

Ce n'est pas Asmodée qui me contredira, en dessous de son bénitier.



Il y a moyen, sans aucun effort, d'écrire un ou deux chapitres bien denses sur cette statue et ce qu'elle représente ou signifie. En quelques mots, et pour mémoire, disons seulement qu'Asmodée est le prince des Démons à qui Salomon confia la garde de son trésor, et qu'il faisait obéir à l'aide d'une bague selon la position de la pierre et du chaton. Un jour, Salomon perdit sa bague dans un cours d'eau, et ce fut un poisson qui la lui rap-

porta... Asmodée est aussi le Diable boiteux, l'Initié claudiquant, vêtu et agenouillé selon certain rituel maçonnique, et dont les différentes anomalies anatomiques qu'il présente sur cette statue constituent un ensemble de rébus désignant autant de lieux des environs.

Par ailleurs, on s'étonnera peut-être de voir un Diable porter un bénitier sur ses épaules. J'en connais bien un, pas tellement étranger à cette histoire, qui porte carrément la chaire de vérité...

Lui faisant face au-delà d'un carrelage noir et blanc, un groupe représente le Christ baptisé par Saint Jean. À nouveau, la position de l'Initié, un genou en terre, l'autre découvert, ainsi que l'épaule.

Le centre vital de toute église : l'autel, photographié ici avec une

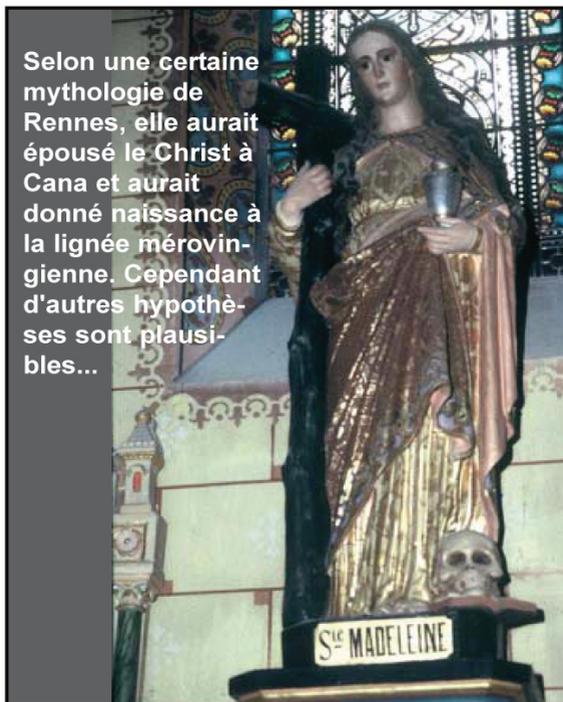
très faible lumière artificielle et une très longue pause.

Spectateurs infiniment patients et attentifs, des saints de plâtre entourent la nef. Dans le sens antihoraire, et dans l'ordre :

Saint Roch, et sa cuisse blessée, indice éventuel d'un roc suintant ?



Marie-Madeleine, et ses attributs traditionnels : la croix, le vase de nard et le crâne, presque ricanant, ici.



Selon une certaine mythologie de Rennes, elle aurait épousé le Christ à Cana et aurait donné naissance à la lignée mérovingienne. Cependant d'autres hypothèses sont plausibles...

Sous l'autel, **Marie-Madeleine** en prière dans la Sainte-Baume.



Fin des années 60, une inscription se trouvait encore sous l'ensemble, libellée comme suit :

JESU. MEDELA. VULNERUM + SPES . UNA. POENITENTIUM
PER . MAGDALENAE. LACRYMAS + PECCATA .NOSTRA . DI-
LUAS

Traduction approximative :

« Jésus, remède des blessures + seul espoir des pénitents
Par les larmes de Madeleine + dilue nos péchés. »

Rien n'est innocent dans ce tableau de Marie-Madeleine : ni le crâne au pied d'une croix de bois mort qui porte quand même un rameau fleuri (fané pour certains), ni le paysage au-dehors... Et surtout pas les doigts entortillés sous un tablier en forme de coeur, à hauteur du sexe.

Au fait, savez-vous comment on appelle dans la région certaines grottes étroites au creux de failles verticales? Des catins...

Saint Antoine de Padoue, Docteur de l'Église, « Arche du Testa-

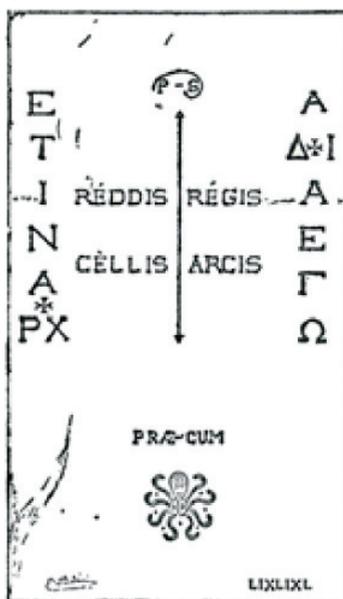


ment », que l'on invoque pour retrouver ce que l'on a perdu ; entouré de deux troncs tarifant l'offre et la demande.

L'icône de Notre-Dame du Perpétuel Secours, sur la porte à gauche de la photo, n'est pas sans intérêt. Certains parlent de Notre-Dame du P.S. Un P.S. qui n'a rien à voir avec celui de Monsieur Mitterrand. Pour l'observateur attentif, les détails de cette photo constituent un remarquable condensé des éléments essentiels de l'aventure de Saunière. Il faut seulement des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

À ce propos, la tombe de Marie de Négri d'Ablès aurait pu attirer notre attention dans le cimetière. Elle a hélas disparu et nous n'en possédons plus que des gravures.

Il est vrai que cette graphie curieuse n'est pas unique.



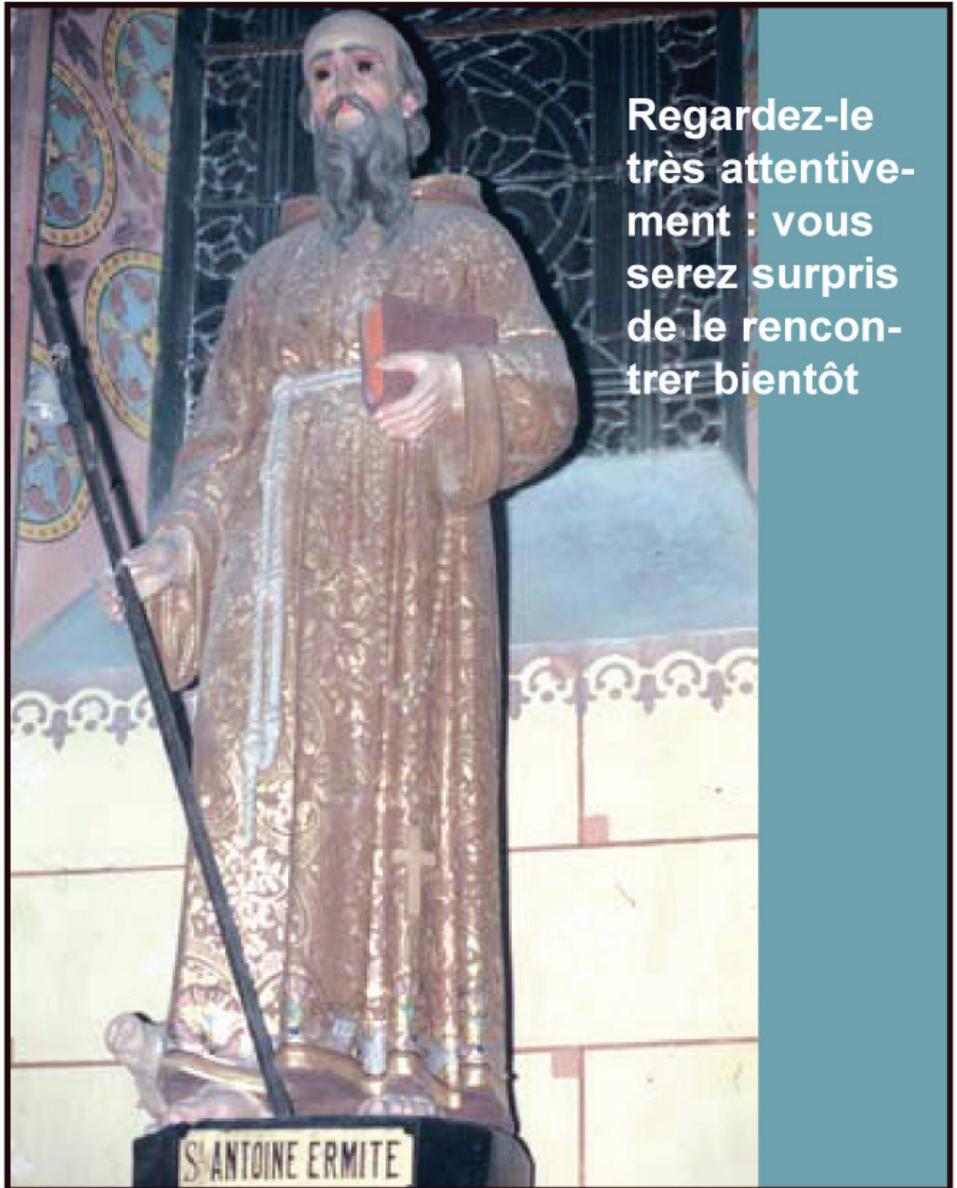
Nous ne sommes cependant jamais bien loin de Rennes et de son Château.



Au-dessus de l'autel, Marie-Madeleine essuyant avec ses cheveux les pieds de Jésus, qu'elle vient de « oindre d'un nard de grand prix ».



Saint Antoine. L'autre. L'ermite au cochon, objet de célèbres tentations immortalisées par Flaubert et Téniers, celui que l'on fête le 17 janvier.



Sainte Germaine de Pibrac, parente d'Olier, fondateur des Prêtres de Saint-Sulpice, ami de Vincent de Paul et de Nicolas Pavillon, au sein de la Compagnie du Saint-Sacrement, qu'ils avaient fondée.



Exhumé plusieurs années après sa mort, le corps de la Sainte était intact, à l'exception d'un bras rabougri et desséché

Le plat de résistance

Abordons à présent cette fameuse fresque en relief dont la livrai-

son, déjà, défraya la chronique. Elle est située au fond de l'église, au-dessus du confessionnal, l'endroit où se confient les secrets; ce confessionnal qui sépare Asmodée de Jésus au baptême, en face du carrelage blanc et noir comme un jeu d'échecs... À sa limite inférieure, une inscription : « Venez à moi, vous tous qui souffrez, qui êtes accablés, et je vous soulagerai ».



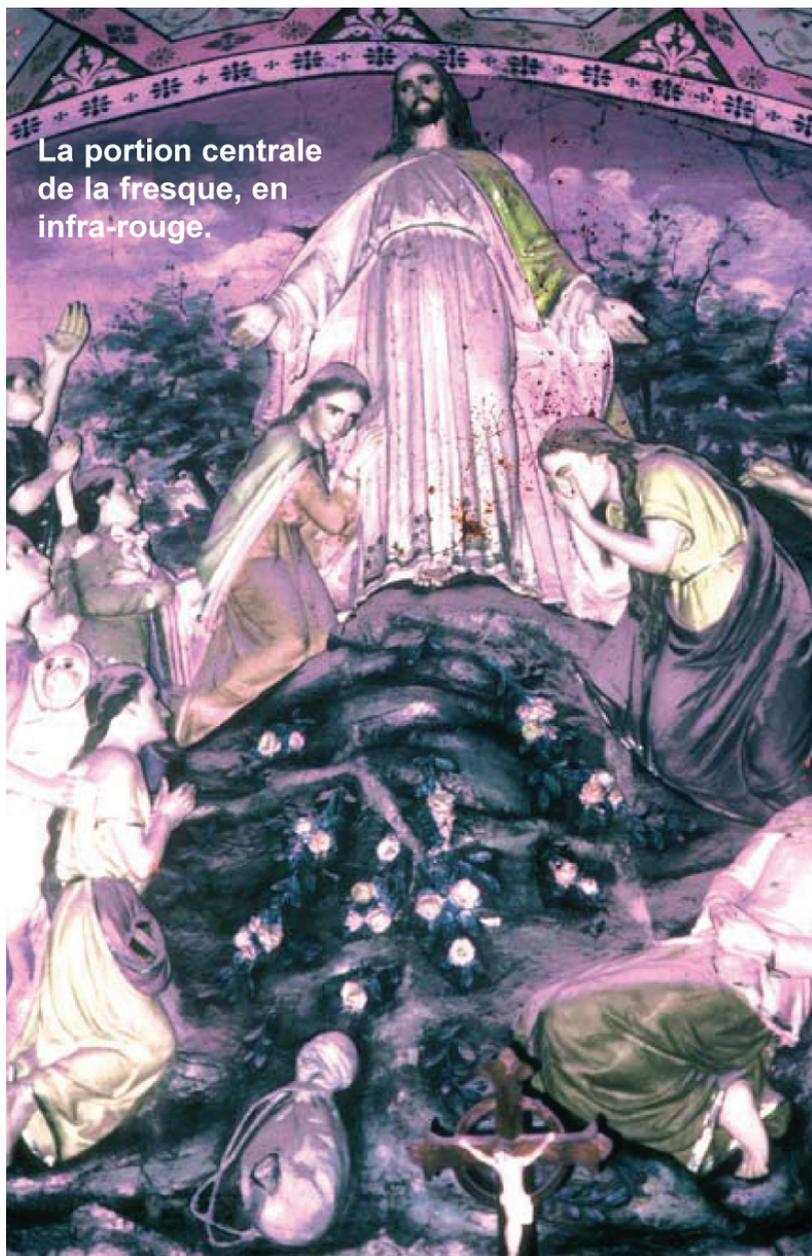
Ici encore, on pourrait gloser abondamment. Disons schématiquement que ceux qui attendent tout du bon pasteur se rassembleront au sommet d'un terrain fleuri. Ce qui n'empêche aucune interprétation au départ du passage évangélique des « Béatitudes ».

Avant de passer aux détails, examinons la sculpture ornant le confessionnal : quelle que soit l'interprétation qu'on lui donne, au premier comme au second degré, si on la retourne, il faut bien remarquer que le mouton a une tête plutôt curieuse...



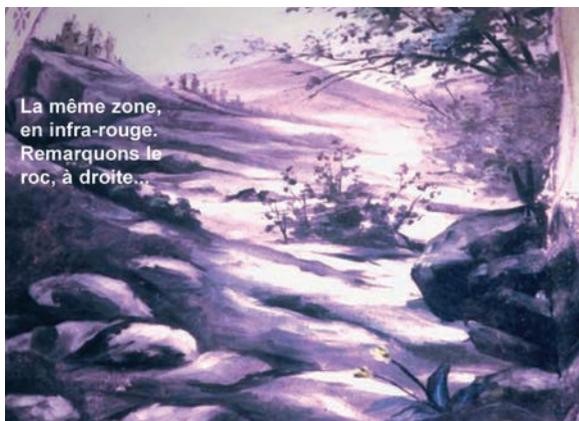
Et pour finir, au centre de la fresque, ce sac — sac à blé? — dans lequel on a puisé sans l'ouvrir... Comme chacun sait, le blé, c'est de l'oseille, mais avec une connotation discrète, sinon ce ne serait simplement que du fric.

« Venez à moi, vous qui êtes sac à blé, et je vous soulagerai ».
Tout un programme!

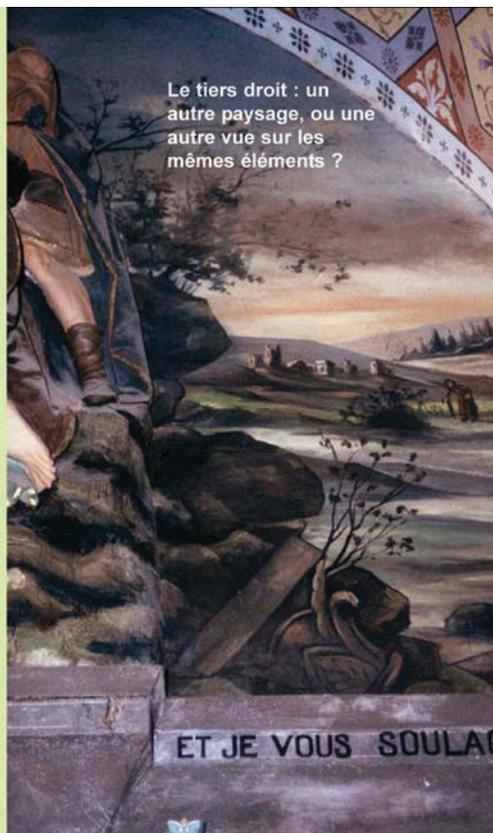
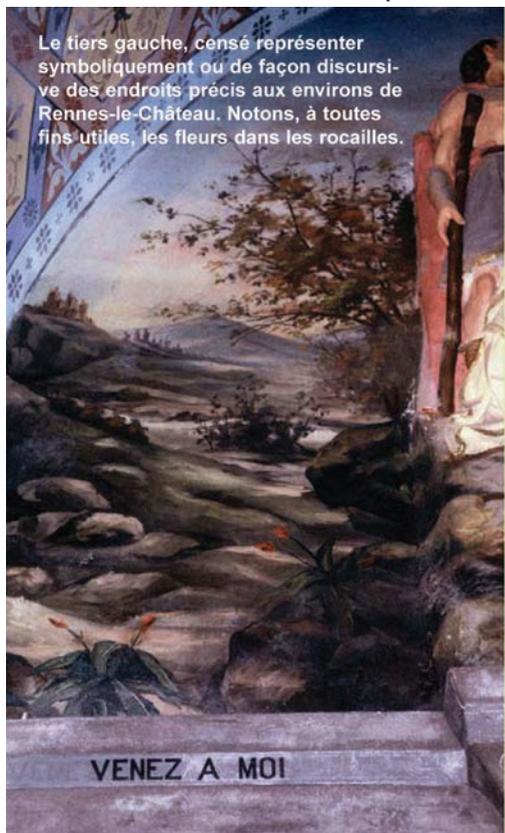


La portion centrale
de la fresque, en
infra-rouge.

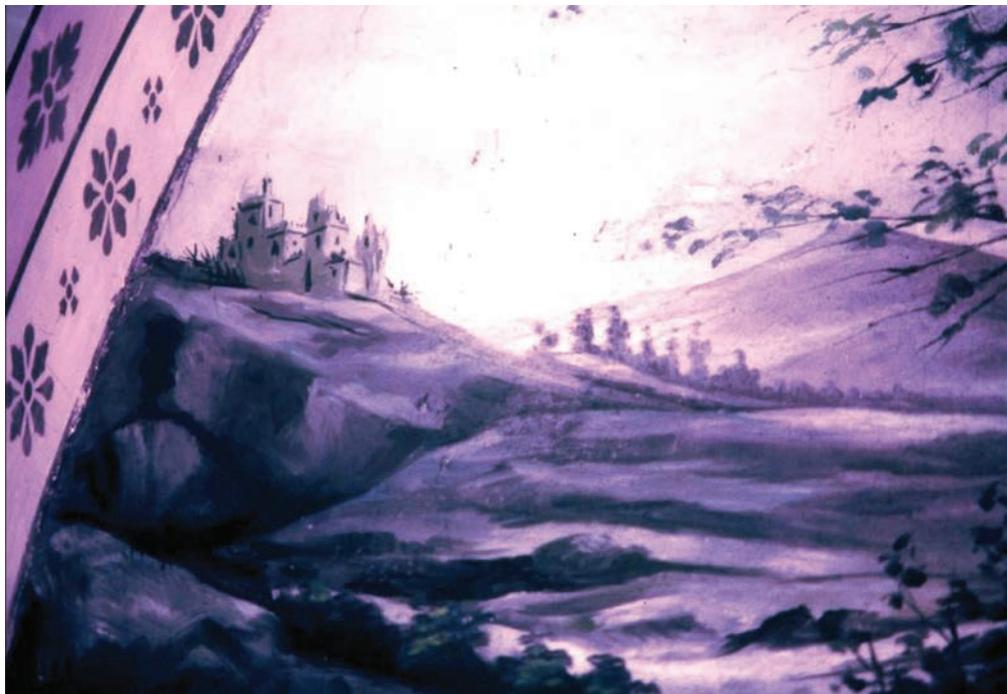
Quelques pièces d'un rébus ? Le plus gros des rochers rappelle bien quelque peu la «salamandre» de Montferrand, mais inversée. Notons aussi le profil du roc, en haut et à gauche. On ne sait jamais...

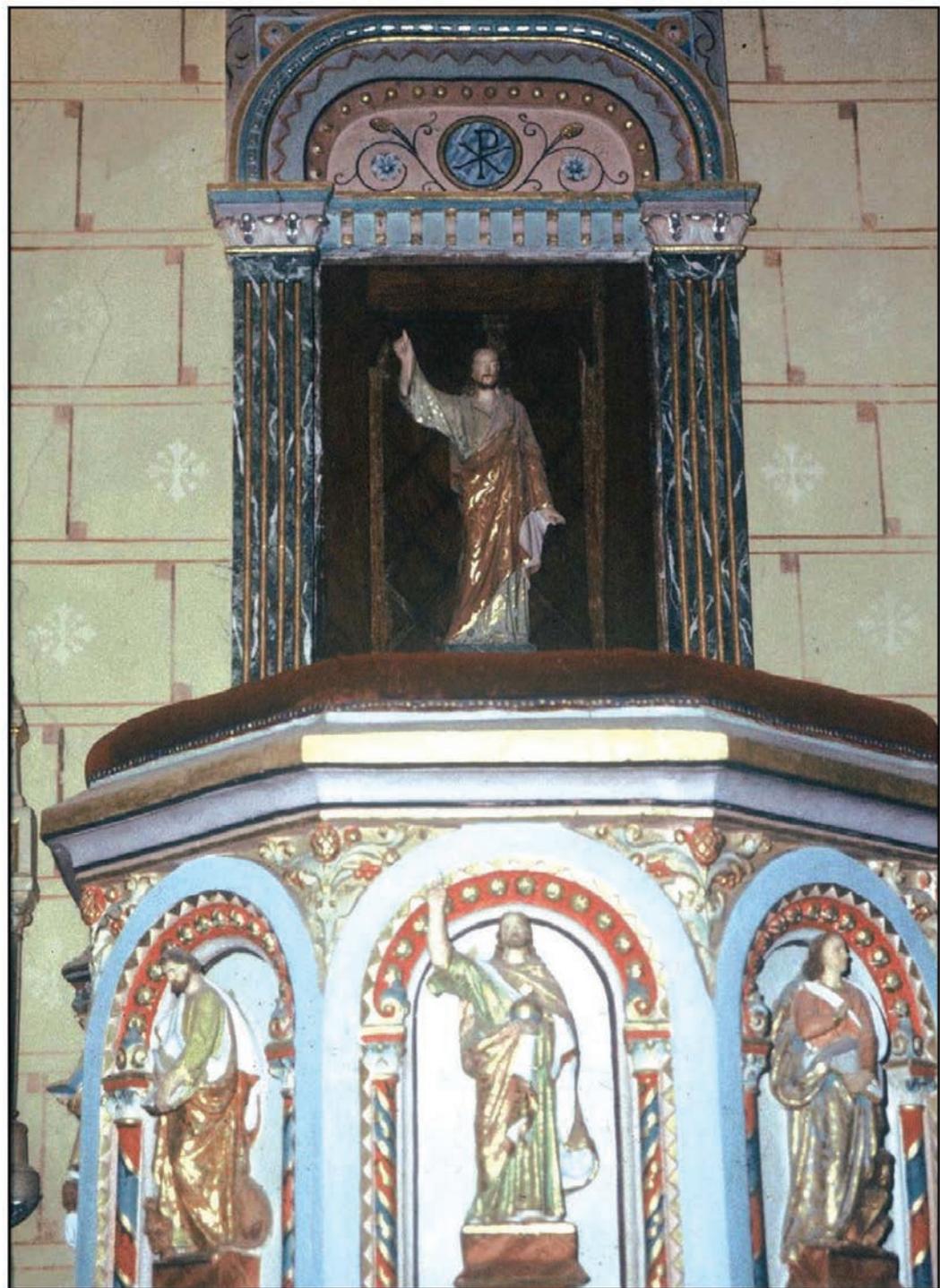


De toute façon, rien de ceci ne doit être pris au pied de la lettre, et l'interprétation proposée n'est qu'une facette d'un cristal féérique où chacun trouvera l'éclat qui lui convient.



Gros plan sur le château, qui pourrait bien figurer Coustaussa avant qu'un entrepreneur ne le transforme en carrière à coups d'explosifs.





LE CHEMIN DE CROIX

« Il y a bien deux représentations de Jésus montrant la voie. Y aurait-il deux voies ? »

À l'instar de l'Académie dont Platon interdisait l'entrée à qui n'était pas géomètre, Rennes-le-Château n'est accessible qu'à ceux qui, avant tout, sont pourvus de beaucoup d'humilité et d'énormément d'humour, éléments qui forment, c'est évident, la syntaxe du langage des oiseaux.

À Rennes, rien n'est parole d'évangile. Pas même le chemin de croix.

Quelques indications générales sont donc nécessaires avant d'entreprendre le parcours du pèlerin.

En effet, ce chemin de croix dont nous allons suivre les quatorze stations alternativement en lumière normale et en infrarouge, ce chemin peut être compris comme un itinéraire parcouru par un pèlerin identifié à Jésus ; un chemin dans lequel la croix représente la plupart du temps un carrefour, un croisement de chemins où il faudra savoir s'orienter.

S'orienter. Comment ?

En tenant compte de tous les détails, des éléments figurés ou symboliques constituant le paysage, en suivant la direction des regards, en repérant les passages suggérés et les voies sans issues, comme les bras de la croix barrés par l'un ou l'autre détail.

En relevant toutes les anomalies, en comprenant le sens des gestes, en comptant les éléments de décoration des cadres délimités par les dépassements, là d'un bras ou d'une main, ailleurs d'un objet ou d'un vêtement.

En comparant avec les Évangiles canoniques, aussi. Et en ne reculant devant aucun calembour !

En fait, ces photos se succéderont par groupes de trois.

Premièrement, et à titre de référence, un chemin de croix similaire, mais réputé normal, datant de la première moitié du XIXe : celui de l'église de Couiza, petit bourg situé au pied de la colline qui porte Rennes-le-Château. Ensuite, celui de Rennes-le-Château, en couleurs naturelles, pris en 1969. On dit que, depuis lors, certaines re-

touches auraient eu lieu... Enfin, le même, à la même époque, mais en infrarouge, technique qui a le mérite de confirmer ou d'infirmer certaines hypothèses. Nous ne donnerons qu'un minimum d'indications, non pas tant que nous ayons quoi que ce soit à préserver, mais surtout pour ne fausser aucun jugement et permettre à chacun de découvrir cet ensemble avec des yeux candides. En vérité, nous partirons de la chaire et nous suivrons le Guide. Lequel, au fait ? Car il y a bien deux représentations de Jésus montrant la voie. Y aurait-il deux voies ? Les détails ne sont pas anodins.

LES DEUX PHOTOS À DROITE : CHEMIN DE CROIX DE RENNES-LE-CHÂTEAU (couleurs réelles et infrarouge) Pilate est

Première station : Jésus est condamné à mort



Pour référence, le chemin de croix de Couiza



couvert d'un voile ; l'enfant pose le pied sur un tabouret distinct de l'estrade ; le personnage du fond — qui pourrait bien s'appeler Abraacourcix — semble régler la cérémonie en déchiffrant un document. Allusions à Blanchefort et Rocco Negro ; présence d'une tour à l'horizon. Pilate est assis sur un trône soutenu par un lion ailé à tête de lièvre.

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

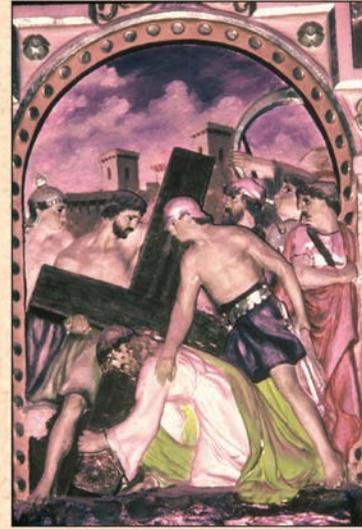
Deuxième station : Jésus est chargé de la croix



L'individu qui, à Couiza, ramasse une chose difficilement identifiable, enjambe ici un objet sphérique et doré. Gestes bizarres des personnages et attitudes compliquées. Il semble que trois directions s'offrent au pèlerin, mais que par rapport à l'axe principal, entre le sein et le bouclier, il faille faire un quart de tour à gauche. Voilà donc un exemple concret d'une des manières d'analyser le chemin de croix : vues de la terrasse de Rennes-le-Château, on distingue bien dans le paysage, d'une part une colline dont le profil ressemble à un bouclier, et d'autre part, un ancien repère géographique appelé le seing, du latin signum, représenté ici par un dôme en forme de sein. Enfin, le bras supérieur de la croix ne laisse apparaître que la moitié d'une des deux faces visibles de la tour. C'est donc bien un quart de tour, alors que le regard du Christ se dirige à gauche.

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

Troisième station : Jésus tombe pour la première fois



De notables différences apparaissent sur cette station du chemin de croix de Rennes-Le-Château par rapport à celle de Couiza, et notamment l'absence de cavalier. Outre l'analyse possible telle que proposée pour la station précédente, un fait se dégage qui a donné lieu à une jolie polémique entre spécialistes. Nombreux sont ceux qui, au vu de leurs propres documents, nient l'aspect particulier de l'extrémité inférieure du bras de la croix. Il est de bon ton aujourd'hui de vilipender Gérard de Sède, qui donnait comme analyse : « Jésus, à genoux, déplace des deux mains une lourde pierre ». Il devient même courant de l'accuser d'avoir lui-même truqué ses photos, par exemple en recouvrant le « roc » de papier métallisé...

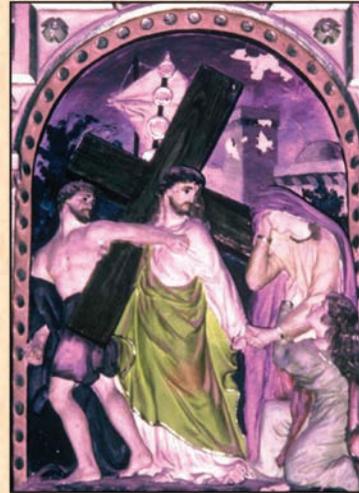
On pourrait peut-être utilement s'interroger sur cette attitude, cette obstination à nier, cet acharnement à accuser ? En fait, il est exact qu'il y a moyen de prendre cette photo de manière telle que la croix paraisse homogène, comme on la voit dans la pénombre de l'église. Mais cette pénombre amènera tout naturellement le visiteur candide à employer un flash (ou tout bêtement à allumer l'éclairage et à faire une pause suffisante !) qui donnera le résultat visible ici sans l'ombre d'un truquage. D'ailleurs, à cette époque, nous « débarquions » dans cette histoire et nous ignorions même l'existence d'une polémique à

ce sujet.

Quant à l'infrarouge, il lève définitivement le doute : l'extrémité de la croix présente, non pas une peinture différente, qui pourrait trahir un truquage moderne, mais bien une texture différente, qui démontre un truquage nécessairement d'origine. Que chacun en tire ses propres conclusions.

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

Quatrième station : Jésus rencontre sa Sainte Mère

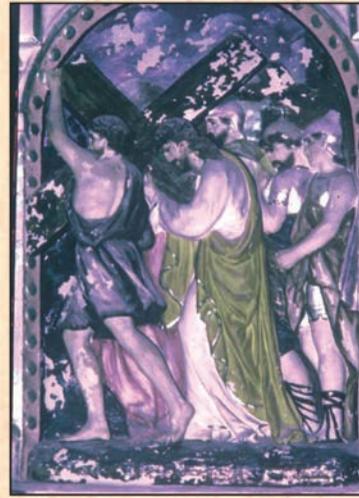


Les points de repère et les indications générales données précédemment restent évidemment valables : il convient donc de se demander dans quel passage de quel évangile Jésus rencontra Marie durant la montée au Golgotha. Il faut peut-être aussi remarquer les couleurs des vêtements, et noter la poignée de mains gauches échangée par Marie, veuve de Joseph, et son Fils...

COUIZA : « Lege, lege, relege, ora, et invenies », « Lis, lis, relis, prie, et tu trouveras », comme disaient les alchimistes. Relisez donc bien, relisez l'inscription sur la photo, jusqu'à ce que vous découvriez cette énorme faute d'orthographe que, à ma connaissance, aucun auteur n'a jamais signalée, et à fortiori analysée : « JESUS RECONTRE SA SAINTE MÈRE »!... Nous verrons bientôt qu'il faut aussi savoir carder la trame de laine. De laine, ou de l'N ?

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

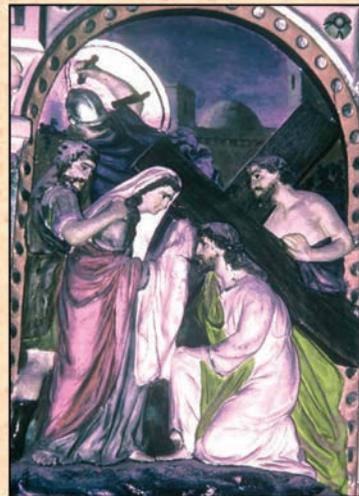
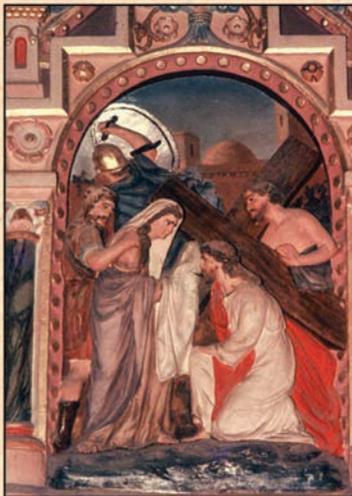
Cinquième station : Jésus reçoit l'aide de Simon



Station malheureusement fort abîmée, mais dont l'analyse fera apparaître que les « dépassements » sur le cadre du tableau ne sont pas fortuits.

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

Sixième station : Jésus imprime sa Sainte face



Il est utile de se souvenir que Véronique, de même que Bérénice d'ailleurs, sont des variations sur le thème de la vraie image (vera ikôn), et que le Mandylion a une histoire fort proche de celle du Saint Suaire.

Mais il faut surtout garder à l'esprit l'existence dans la région de mines de kaolin, d'un hameau appelé Lavaldeu, et de six sommets rocheux intéressants : « Véronica au lin lava le Dieu. Simon regarde »... (« Six monts regardent », ou encore « cime on regarde », au choix)

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

Septième station : Jésus tombe pour la deuxième fois



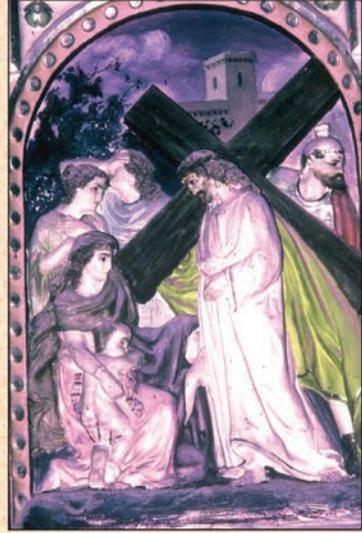
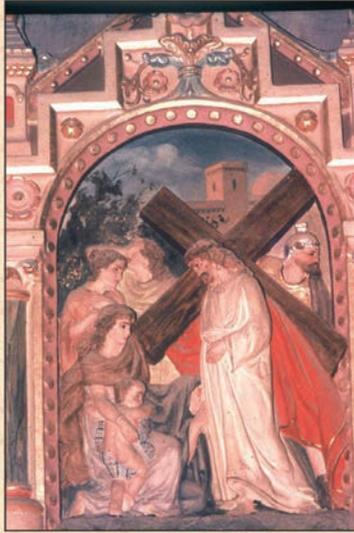
COUIZA : Surprise ! L'attitude du Christ et les dimensions relatives de la croix correspondent à la troisième station de Rennes-le-Château. Y aurait-il vraiment deux voies, ou deux moyens d'en parcourir une seule, ou encore deux extrémités de la même voie pouvant chacune servir de point de départ ?

Surprise complémentaire : cette station correspond à la troisième de Couiza. Les esprits forts diront immédiatement qu'il s'agit d'une simple substitution. Bien sûr. C'est évidemment plus simple. Mais est-ce seulement plausible ?

LE CHEMIN DE CROIX DE L'ÉGLISE DE COUIZA :

Ailleurs, il est parfois dit « les Filles de Sion ». Même à Couiza, dans ce chemin de croix réputé normal, une anomalie doit sauter aux yeux : cet enfant tenu par une Fille de Sion, et dont aucun évangile ne fait mention. Remarquons la personne agenouillée, et celle, derrière, qui se tient la tête.

Huitième station : Jésus console les Filles d'Israël



LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

En lumière normale comme en infrarouge, l'anomalie approchée à Couiza prend ici toute son ampleur : l'enfant est également présent, mais il est quasiment nu, seulement couvert d'une sorte d'écharpe de tissu à carreaux colorés, à côté d'une personne vêtue de noir.

L'écharpe : un tartan ? La femme en noir : une veuve ?

Il y aurait comme une fine allusion au « Fils de la Veuve selon le Rite Écossais » que cela ne nous étonnerait pas outre mesure.

En tout cas lorsque mon ami Georges et moi avons commenté cette dia à Gérard de Sède vers 1970, passé le premier moment de surprise manifeste, il nous avait déclaré — en se rongant les ongles — savoir tout cela depuis longtemps. Avait-il aussi remarqué, à cette époque, que la Veuve baise le vêtement du Christ au niveau du genou, là où telle autre statue porte un curieux épi de blé ? Il y a gros à parier qu'il aurait dit « oui »...

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

Neuvième station : Jésus tombe pour la troisième fois

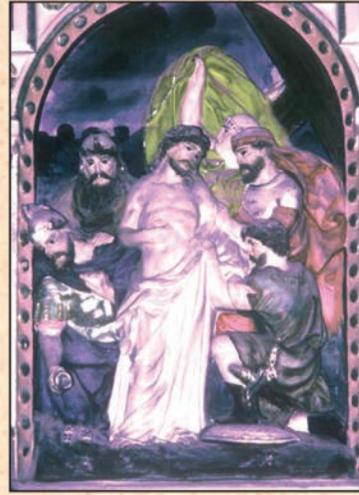


Ici, comme à la deuxième station de Couiza, il faut remarquer le soldat romain qui accompagne la montée au Golgotha, juché sur un cheval. Or, le seul soldat romain clairement cité dans l'évangile est un centurion, que la tradition nous a conservé sous le nom de Longin.

Et les centurions étaient des fantassins... Il n'y a plus ici aucune indication topographique, et le pèlerin ne tient plus la croix, dont les quatre bras sont « barrés ». Aurait-il perdu son chemin ? Et pour continuer, doit-il s'allonger aux pieds de celui qui interroge le maître de la cavale ? Tant de langues prononcent le « b » comme un « v »...

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

Dixième station : Jésus est dépouillé de ses vêtements

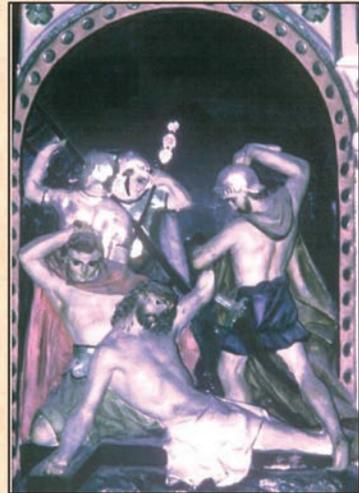


Nous approchons de la solution et, pour continuer notre progression, il faudra nous dévêtir. Il est exact que le système karstique de la région doit bien former quelque part l'un ou l'autre siphon.

À ceux qui voudront en savoir plus, signalons que la croix n'a plus d'importance, qu'un des personnages pose un pied sur un bouclier, que les dés sont parfaitement identifiables, et que la silhouette dessinée par la tunique sans couture n'est pas due au hasard. Nous la retrouverons.

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

Onzième station : Jésus est cloué sur la croix

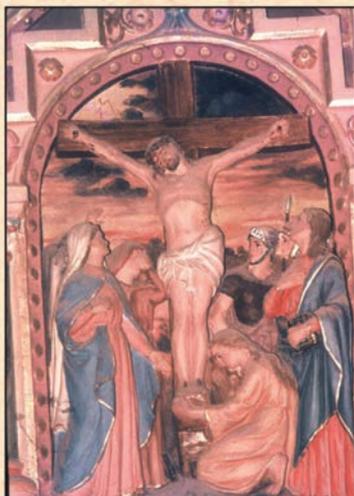


Diffère assez fortement de Couiza et met en évidence un fait curieux : tous les personnages ont un coude levé. Par ailleurs, le paysage est pratiquement invisible, et la croix devient un endroit de souffrance et de mort.

Y aurait-il un piège dont on peut s'échapper par une échelle, une paroi à gravir pour ne pas se perdre dans un lieu mortellement dangereux ? Réfléchissez quand même avant d'aller voir...

LES DEUX PHOTOS À DROITE : RENNES-LE-CHÂTEAU.

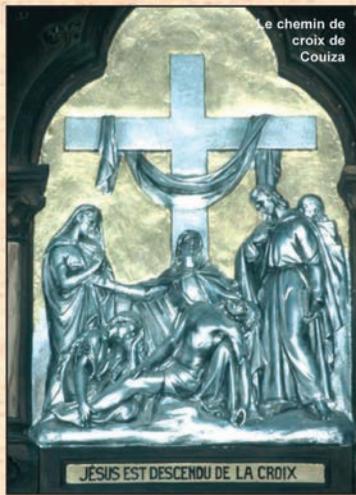
Douzième station ; Jésus meurt sur la croix



Il est des centaines, des milliers de crucifixions qui représentent tout autant de Saint Jean tenant un livre au pied de la croix : le phénomène n'est pas propre à Rennes-le-Château. Et il est des millions de gens qui regardent cela sans même se demander de quel livre il peut bien s'agir ! Quel livre peut bien avoir une importance telle qu'il soit toujours — hier comme aujourd'hui encore — montré, porté par Saint Jean, dans toutes les représentations de la mort du Christ ? Je serais prêt à parier que Saunière, lui, savait, tout comme il savait que, selon le dogme, il n'y a pas de prophète dans le Nouveau Testament, sauf le Christ. À propos du personnage entre le Christ et la Vierge, rappelons-nous que Sainte Germaine de Pibrac avait un bras desséché et rabougri.

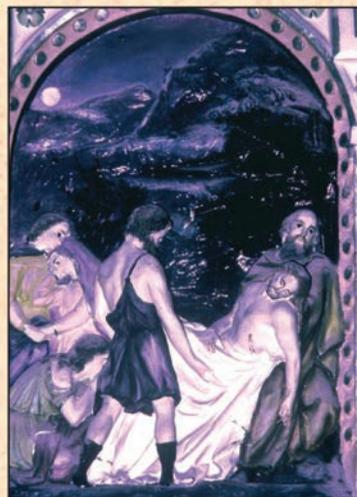
Tout compte fait, je vous en ai dit bien assez, et je m'en voudrais

Treizième station : Jésus est descendu de la croix



de vous ôter le plaisir de découvrir l'énigme par vous-même.
Notez seulement l'endroit où s'appuie l'échelle.

Quatorzième station : Jésus est mis au tombeau

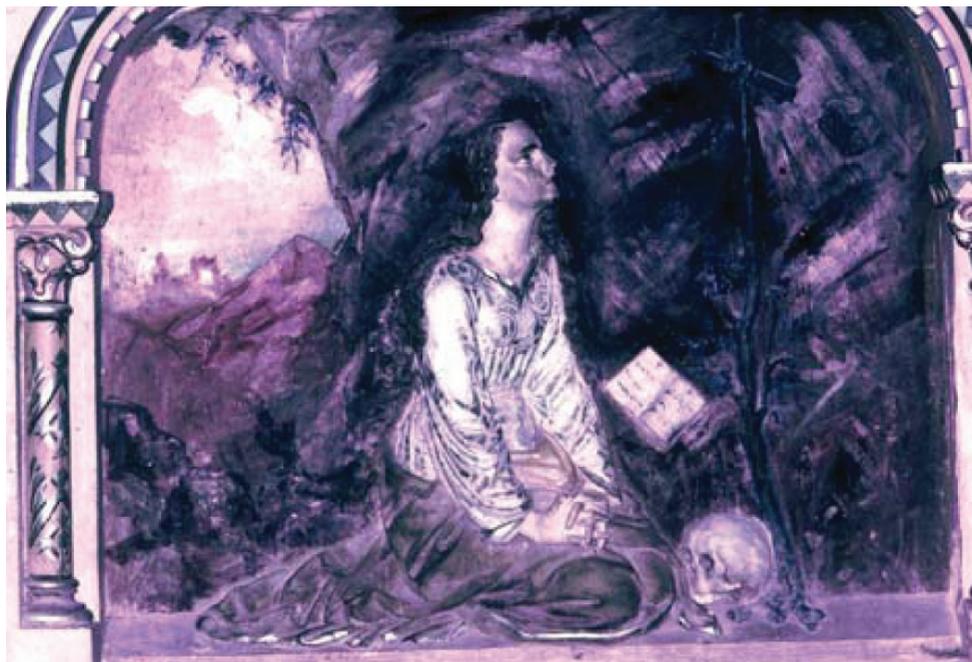


Je reviendrai très prochainement sur cette station, la dernière du chemin de croix, donc celle qui devrait logiquement donner la solution.

D'ici là, examinez bien les détails, les anomalies, les similitudes et les différences... Et exercez votre perspicacité.

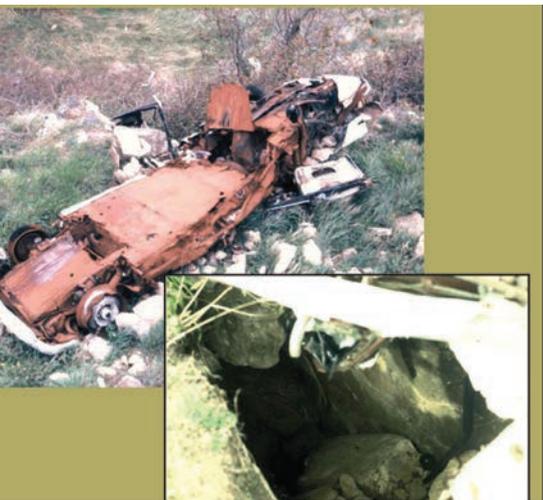
En marge du chemin de croix

Beaucoup d'allusions ont été faites, durant tout cet itinéraire, à une grotte, une caverne. Sous l'autel, Marie-Madeleine attirait déjà notre attention par le lieu de ses prières — la Sainte Baume — et par le jeu de ses mains croisées. Après s'être attardé sur les détails significatifs de ce tableau, le visiteur curieux se mettra normalement en quête d'anfractuosités rocheuses.



Et la première qu'il pourrait bien trouver se situe à quelques mètres en contrebas des remparts de Saunière. Une D.S. pourrait-elle cacher une catin? Manifestement oui. Encore que la bonne question pourrait bien être : « Qui, à l'époque, avait poussé les débris de ce véhicule à cet endroit » ? Et pourquoi ce trou plutôt qu'un autre ?

Les souterrains et les entrées de mine abondent dans la région.



L'ÉNIGMATIQUE RENDEZ-VOUS DU 17 JANVIER

Avant de quitter provisoirement Rennes-le-Château, attardons-nous quelques instants sur un phénomène qui, étrangement, ne fait plus guère l'objet d'attentions de la part des chercheurs : les "Pommes Bleues". [166]

Il se trouve que le texte que Saunière aurait décrypté avec l'aide de l'Abbé Emile Hoffet, de Saint-Sulpice, ce texte serait le suivant : bergere pas de tentation que poussin teniers gardent la clef pax dclxxxi par la croix et le cheval de dieu j'acheve ce daemon de gardien a midi pommes bleues

Or, parmi les transformations qu'il effectua dans son église, Béranger Saunière modifia un des vitraux de telle sorte qu'il s'illumine seulement durant les quelques jours qui avoisinent le 17 janvier, et projette alors sur le mur en face une sorte de colonne de boules dorées, surmontée de trois ou quatre boules bleues. L'ensemble évoquerait les pommes d'or du Jardin des Hespérides, sormées des pommes bleues propres à certain symbolisme maçonnique.

Bien sûr, il est encore une fois plus facile de nier le phénomène que de l'étudier. Pour ma part, je l'ai trouvé fructueux.

J'ai eu la chance de me trouver à Rennes-le-Château un 17 janvier. La chance ou le courage, allez savoir ? Toujours est-il que j'ai pu observer le phénomène. En fonction de

l'heure, l'image lumineuse provenant du vitrail se modifie, se transforme progressivement, et l'ensemble se déplace peu à peu en se déformant progressivement. [167-168-169-170]

Petit à petit, des taches rouges se forment, alors que les "pommes bleues" disparaissent et que la figure se réduit pour se terminer sur un portrait de Sainte Thérèse de Lisieux. [171-172]

Pour mémoire, les attributs traditionnels de la petite Carmélite sont les roses et la croix. Ah ! Ce fameux 17 janvier, dont mon ami et moi attendions fébrilement le premier rayon de soleil, malgré un froid de canard ; cette année où la "Dépêche du Midi" nous traita aimablement de poires parce que nous cherchions des pommes ! [173]

Moins 15°, vers les 5 h 30 du matin... Enfin, le soleil se lève et le paysage s'illumine au-dessus des nuages [175], puis ceux-ci se dissipent, dévoilant les terrains gelés que le Chemin de Croix nous désignait allusivement [176]. Le regard porte loin, jusqu'aux neiges éternelles : [177]

*La neige règne au front de leurs pics infranchis,
Et ce sont, m'a-t-on dit, les ossements blanchis
Des anciens monts rongés par la mer du Déluge.*

Gérard de Nerval - Autres Chimères

D'UNE RENNES À L'AUTRE

Rennes-le-Château n'est qu'un aspect de l'énigme, et se limiter à elle seule reviendrait à tenter de lire une phrase à l'aide des seules consonnes, en négligeant les voyelles. Or, il faut savoir vocaliser l'hébreu, quand on veut approcher la Kabbale.



Ainsi Rennes-les-Bains porte également sa part du mystère, et son Curé, l'Abbé Henri Boudet, n'avait pas grand-chose à envier à Saunière, par ailleurs son ami — d'aucuns diront son complice.

Nous aborderons donc l'étude de ce village par les points remarquables de ses environs. Que l'on se souvienne de la sixième station du chemin de croix, celle où six monts regardent.

D'abord, dominant le carrefour des routes de Couiza et de Rennes-les-Bains, il y a le massif de Blanchefort, qui porte encore les ruines de constructions médiévales; ensuite, à quelques centaines de mètres, un piton rocheux, dit Roc Pointu; et, plus loin encore, un amas de roches sombres s'appelle Rocco Negro.

Juste en face, on trouve le Cardou, dont le nom est celui du charbon en occitan. Le Chardon Ecossais des Loges Bleues de Saint-An-

dré ou celui qui permet de carder la trame de laine ?...

Derrière le flanc du Cardou, le massif du Serbaïrou — le Cerbère, encore un gardien — puis au fond, le Bugarach, le plus haut point des Corbières, visible de Montségur malgré une cinquantaine de kilomètres de montagnes, et à la même hauteur que lui, plein Est. Nous aurons longuement l'occasion d'y revenir. Enfin, nous voici à présent devant le village de Rennes-les-Bains, et la Sals, qui le traverse. Rennes-les-Bains est une station thermale où se trouve notamment, parmi d'autres, la source de La Madeleine.

*Mon front est rouge encor du baiser de la reine,
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Syrène.*

Gérard de Nerval — El Desdichado

Cette source est parfois appelée « source de la Gode ». Ce nom n'aurait pas d'importance si un érudit de l'envergure de l'Abbé Boudet n'avait su qu'il est l'équivalent de celui de Gudule, et que Sainte Gudule — tout comme d'ailleurs Sainte Geneviève à Paris portait une lanterne, enjeu d'une lutte entre l'ange et le démon.

*Sainte Napolitaine aux mains pleines de feux
Rose au coeur violet, fleur de Sainte Gudule :
As-tu trouvé ta Croix dans le désert des Cieux ?*

Gérard de Nerval — Artémis

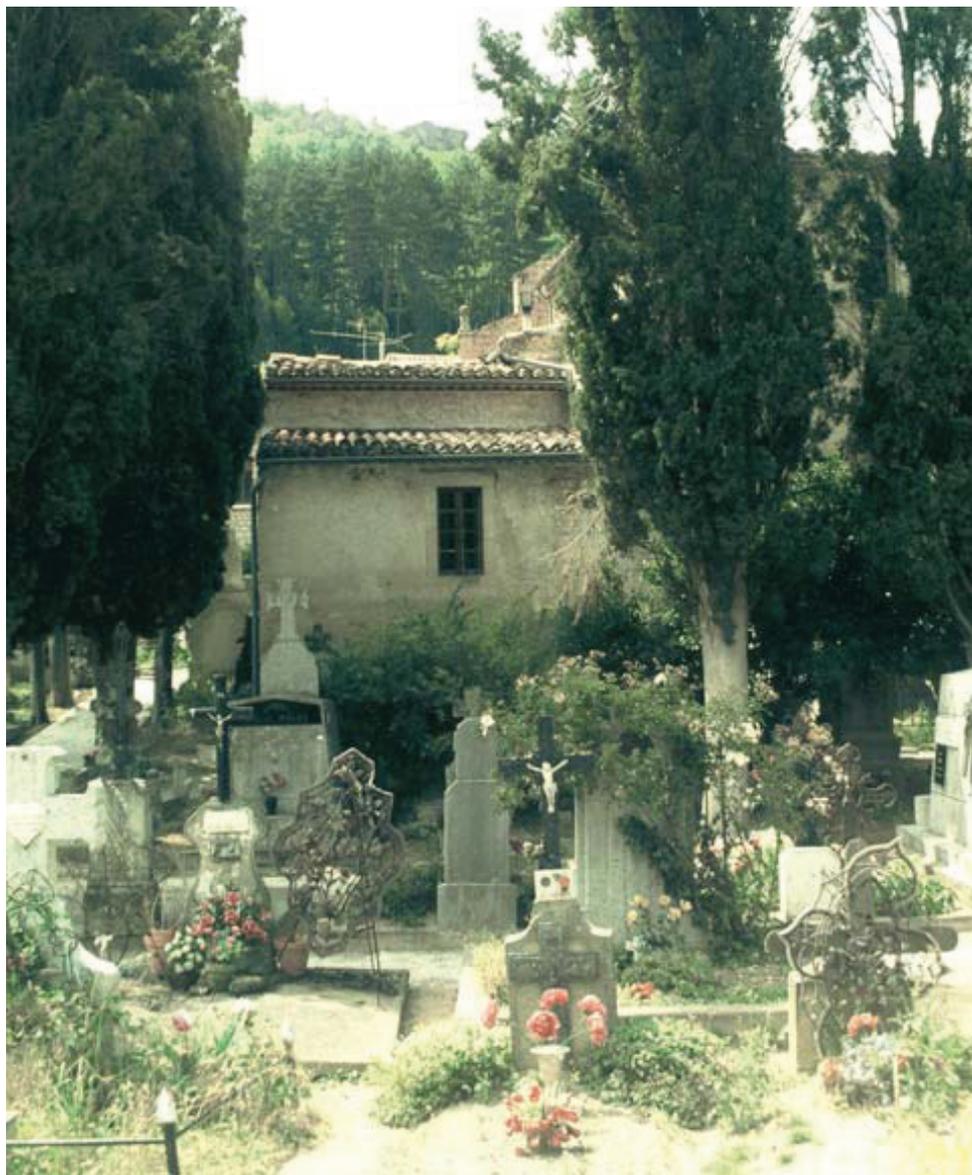
Pour mémoire, Artémis était la déesse de l'Arcadie.

Puisque la recette était bonne à Rennes-le-Château, visitons donc le cimetière. Bien plus que dans les archives, c'est souvent là que se découvre l'âme d'un village.

Dès l'entrée, voici la tombe de Paul — Urbain de Fleury, connu pour ses attaches maçonniques, et qui, ayant connu deux naissances — et donc deux morts — eut le privilège de deux tombes. Il est vrai que, comme l'exige la devise de tout Maçon Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte et Prince de Merci, il était passé en faisant le bien.

Naguère, il y avait encore un arbre au fond du cimetière. Si l'on se poste à l'emplacement de l'arbre disparu, on voit s'aligner dans l'ordre : la tombe de la mère et de la soeur de l'Abbé Boudet ; une

fenêtre grillagée éclairant une chapelle latérale de l'église, et que



nous visiterons bientôt; un support, sur le porche de l'église, portant une boule de pierre; un roc, bien en évidence, au lieu-dit le « Cap de l'Hom », à l'extrémité du « Pla de las Brugos », le Plateau des Bruyères; ... et, invisible au-delà de la crête, à environ deux mille huit cents mètres, dans un alignement rigoureux, l'église de Rennes-le-

Château.

Le souvenir de l'Abbé Boudet est toujours présent, et important au point d'avoir mis des accents graves sur les lettres majuscules de la pierre qui honore sa mémoire et celle de l'Abbé Rescanières dans le porche de l'église...



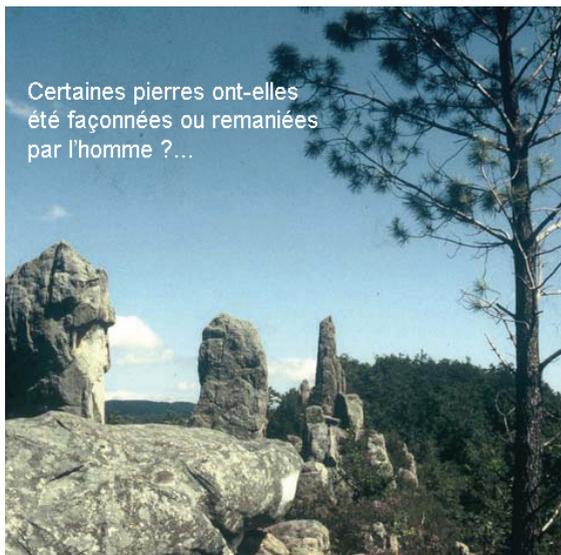
Si l'Abbé Saunière truqua son chemin de croix afin d'y laisser des indications pour le voyageur curieux, l'Abbé Boudet, lui, fabriqua un bien bel itinéraire qu'il dissimula dans un livre à clefs intitulé « *La Vraie Langue Celtique et le Cromleck de Rennes-les-Bains* ».

Au premier degré, l'auteur y explique calmement que, contrairement à ce qu'un vain peuple scientifique prétend, la langue primordiale, celle dont dérivent toutes les autres, y compris l'hébreu et le basque, cette vraie langue mère n'est pas un quelconque idiome indo-européen, mais tout simplement l'anglais moderne.

Au premier degré seulement... Bien d'autres ont rempli de nombreuses pages sur ce sujet, et ce n'est pas le lieu ici d'en rajouter. J'y reviendrai probablement un jour ainsi que sur l'autre ouvrage de l'érudit Curé, qui, s'il n'existe pas, a quand même le mérite de fort belles allusions qui pourraient bien trouver un sens précis dans un curieux petit patelin du Hainaut.

Quant au cromleck...

Peut-être, sur cette immense crête usée par les intempéries, découpée par les vents, quelques pierres ont-elles été effectivement façonnées ou remaniées par l'homme ?

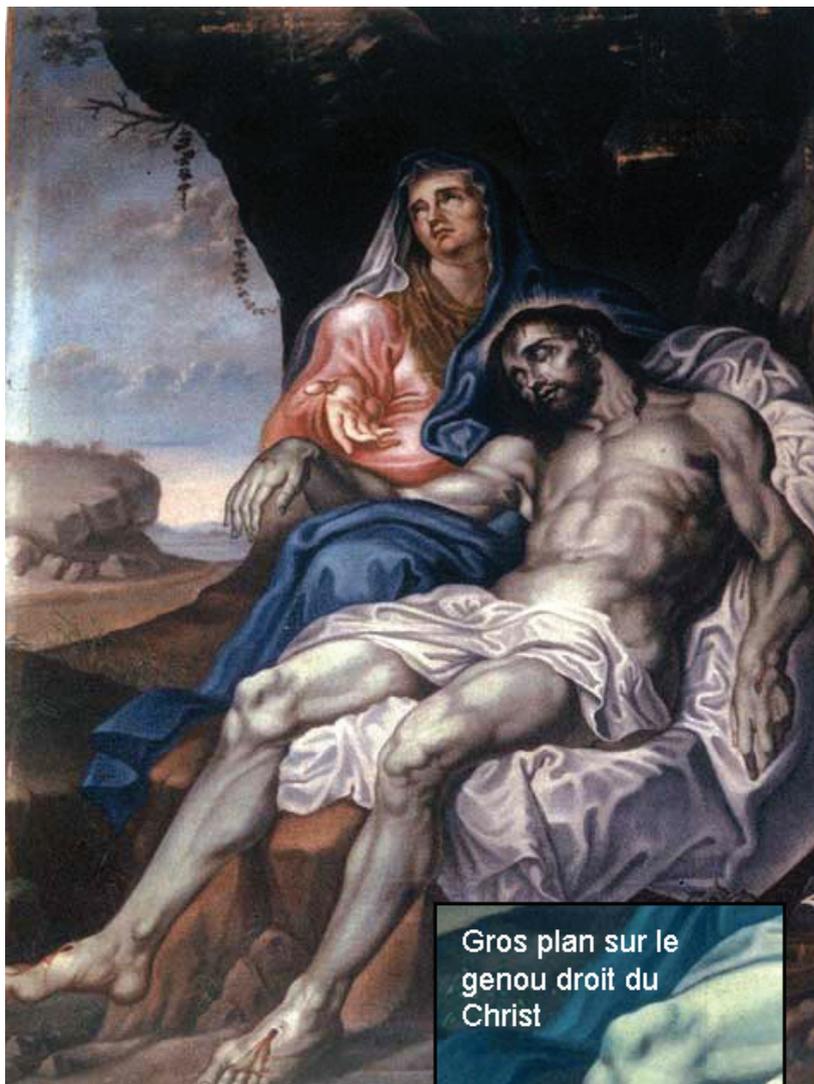


Si le fait n'est pas historiquement certain, l'allusion topographique du livre, elle, est parfaitement limpide.

Revenons-en à l'église. Si nous avons espéré y trouver un autre chemin de croix intéressant, il nous faudra hélas rester sur notre faim. Le chemin de croix de Rennes-Les-Bains fut retiré lors de la restauration de l'église. Prudence des autorités, ou suppression d'un chemin désormais dépourvu de sens ?

Il reste toutefois un tableau, à droite de la nef. Il est difficile de nier qu'il s'agit d'une copie inversée d'une piété d'Antoine Van Dijck. Chacun pourra le vérifier dans le « Van Dijck » de Léo Van Puyvelde, publié chez Meddens. Regardez bien les détails. Tous les détails. Y

compris le profil du genou droit du Christ.



Gros plan sur le
genou droit du
Christ

On pourra, comme Gérard de Sède, y trouver un rébus : « A Règles (araigne), près du bras de l'Homme Mort qui se dirige vers le

plateau, gît le lièvre ». (Le Trésor Maudit, page 121).

On pourra aussi, comme Pierre Jarnac, écrire des pages fort raisonnables pour démontrer qu'il s'agit là d'une forgerie de Gérard de Sède ou de Philippe de Chérissey -je cite textuellement : « ... qui attribue la paternité de la trouvaille à un docteur Rouelle, dentiste à Liège, en Belgique. Bah ! On a les héros qu'on peut... » (Histoire du Trésor de Rennes-le-Château, page 232).

Cependant, il est également loisible de s'aventurer sans a priori sur le terrain, au prix — il est vrai de quelques efforts autres qu'intellectuels, de se laisser guider par des rocs curieux, aux allures de grenouille, de crapaud, de « déjà vu ». Il ne faut pas craindre de fré-

« J'ai passé près Salzbourg sous des rochers
treublants...»

Gérard de Nerval - *Autres Chimères*



Il paraît que jadis, un doigt suffisait à les mouvoir.
Certains les appellent les « Roulers », même si
ce nom n'est repris sur aucune carte d'État major.

quenter les petits trous perdus, ni de payer de sa personne, [le Docteur Hérion visitant une catin. 213], et peut-être bien qu'au détour d'un antique muret, à l'écart des chemins... Il faudra se rendre à l'évidence et admettre que le lièvre existe bel et bien. Et qu'il est effectivement dans le genou de l'Homme.

Les gens raisonnables diront — et écriront certainement — que j'ai rêvé, et que le genou droit du Christ ne contient aucune silhouette de tête de lièvre ailleurs que dans mon imagination. C'est évidemment

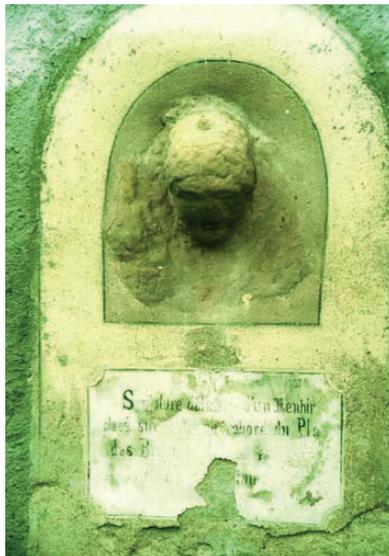
plus simple.

Néanmoins, il faudra dès lors parler d'hallucination collective devant cet autre genou, pareillement déguisé dans cette autre piéta, également inspirée de Van Dijck, mais « à l'endroit », et située quelque part dans un même contexte.



Dans le Hainaut, dans un patelin où l'on ne peut pénétrer ni sortir sans passer le Petit et le Grand Rosne, pas très loin de Roulers...

Reprenons plutôt les éléments de l'alignement examiné dans le cimetière, et notamment l'amas rocheux désigné par le « Cap de l'Hom », la « Tête de l'Homme », en occitan. C'est de là qu'aurait été détachée la sculpture bizarre, hideuse ou superbe selon les auteurs, qui garnit -ou hante- actuellement le mur du presbytère.



On a dit qu'il s'agissait d'une tête de femme issue d'un monument funéraire d'époque romaine.

Ange ou démon, qu'importe :

Au-devant de la porte,

Il y a toi...

Jacques Brel - La Mort m'attend

On a surtout glosé sur le trou étrange, au sommet du crâne.



Le parallèle avec la coutume mérovingienne et le crâne de Saint Dagobert fut vite établi, et l'on vit dans le « Cap de l'Hom » une allusion à son fils Sigebert IV. Celui-ci, non seulement ne serait pas mort assassiné en même temps que son père, mais se serait réfugié à Rennes-le-Château sous le nom de Béra, Duc du Razès. Un autre « Roi Perdu », concurrent de Louis XVII ?

Le trou du diable

Un pays où, pour un rien, la moindre roche se travestit en gryère, ne pouvait manquer de mines. Mines de jais, de kaolin, et même d'or... Sur le ton de l'initié, on nous en conseilla une superbe, au flanc de Blanchefort, lourde d'histoire et de signification. Fabuleuse, même, car située quasiment au sommet. Dans le bel enthousiasme de notre folle jeunesse, mon ami et moi repartîmes donc à l'assaut

des catins...

Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait.

Guillaumet

En fait de mine, ce fut la nôtre qui s'allongea : six heures de grimpe et de fouilles dans les ronces, sous un soleil de plomb, pour quelques ruines en contrebas, peut-être celles d'une bergerie.



À moins que... À moins que le souvenir de la bague confiée par Salomon à Asmodée, qu'il avait institué gardien de son trésor... À moins que *l'anneau de salle au mont...*

À moins que l'arc d'un pont, au pied de Blanchefort, surplombant les eaux bucoliques de la Sals, à l'aplomb du « Roc Pointu » et qui forme, avec Rocco Negro et Blanchefort un triangle de terrains que d'autres, avant nous, ont trouvé intéressant...

À moins que...



N'ayant pas pu acheter les terrains comme le fit Pierre Plantard, nous les avons soigneusement examinés, passés au peigne fin de l'infrarouge. Cardés, en quelque sorte. Nous n'avons probablement rien laissé au hasard, mais le « Trou du Diable » ne nous a laissé que ses reflets...

Alors, voies sans issues, quête sans espoir ?

Petit retour au chemin de croix

Voie sans issue, certainement pas, et pour tenter de s'en convaincre, réexaminons avec un soin tout particulier la quatorzième station du chemin de croix de Rennes-le-Château, sur laquelle j'ai déjà attiré l'attention.

Il ne faut pas être bien grand clerc pour reconnaître sous les traits de Joseph d'Armathie le Saint Antoine Ermite des statues voisines, ni pour remarquer la forme anormale donnée au bras de la Vierge.

Il conviendra aussi de se souvenir que la mise au tombeau eut lieu avant la tombée de la nuit, début du shabbat, et de remarquer l'astre en haut à gauche, dans un ciel noir qui est nécessairement celui du 17 janvier, à cause de Saint Antoine.

Coucher ou lever ? Lune ou soleil ? Diable ou Dieu ?...

Rappelons-nous que, face à face autour d'un carrelage de soixante-quatre cases noires et blanches, Jésus et Asmodée pourraient bien se livrer une partie d'échecs. Rappelons-nous aussi que la quatorzième station de Couiza montre les trois croix au sommet du Golgotha, et que ce nom signifie « Mont du Crâne ».

Alors, à regarder cette quatorzième station d'un peu plus près, on remarque sur le flanc de la montagne au fond du tableau, quelques traits qui semblent esquisser une tête cornue et barbue.

Bien sûr, il est connu que, selon son imagination du moment, on peut voir à peu près n'importe quoi dans un ensemble de lignes aléatoires : nous avons tous, un jour ou l'autre, pratiqué le jeu « des lignes dans le marbre ».

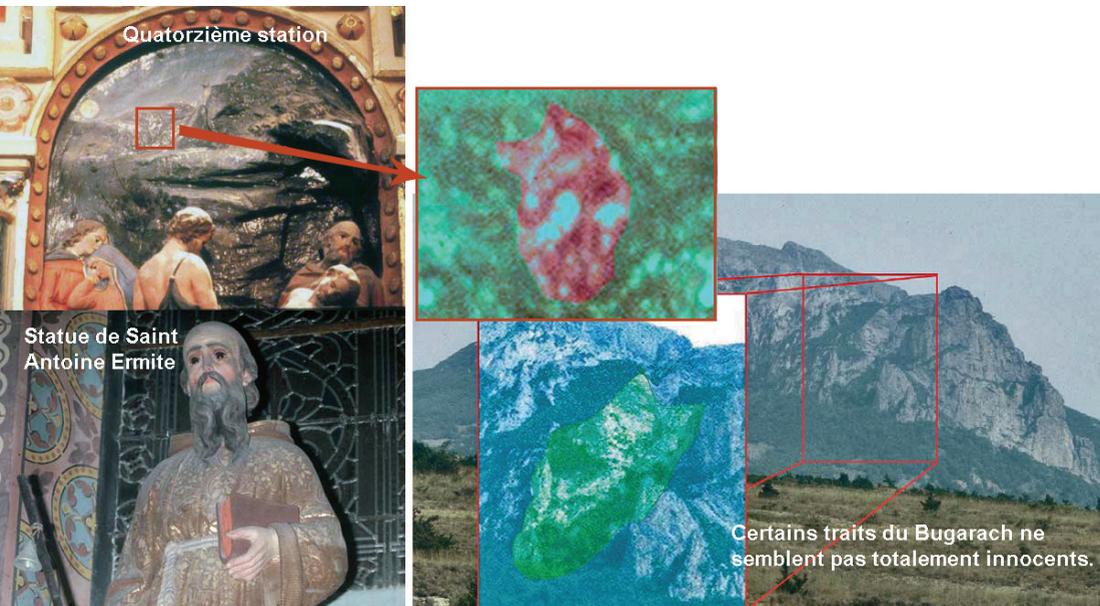
Il nous paraît quand même qu'avec un peu de recul, certains traits du Bugarach ne sont pas totalement innocents, en ce soir du 17 janvier, juste à côté d'un massif rocheux où certains voient encore la silhouette du « fauteuil à oreilles » de Saint Pierre. Non pas celui de

Rome, mais bien celui de Saint-Sulpice, d'où part le méridien « 0 » -rival de celui de l'Observatoire qui passe par le Tombeau d'Arques...



La silhouette du « fauteuil à oreille » de Saint Pierre sur le Bugarach ?

Le méridien, l'arc du jour, arca dies... Arcadie... Et in Arcadia Ego. Il ne faut vraiment reculer devant aucun calembour. Mais il y a encore bien d'autres aspects à ce problème, et bien d'autres pistes.



Quatorzième station

Statue de Saint Antoine Ermite

Certains traits du Bugarach ne semblent pas totalement innocents.

Le hameau Saint-Salveyre

Il existe pas loin d'Alet, un hameau perdu dans le creux d'un plateau, que l'on appelle Saint-Salveyre et qui abrite une chapelle du douzième siècle.

Probablement érigée par les Templiers [elle avertit le « souffleur » d'avoir à prendre garde] à la fois simple et magnifique, elle renferme quelques gravures sans prétention. Ce qui ne veut pas dire totalement naïves.

L'une d'elles représente un prêtre consolant une mourante toute de blanc vêtue, entre un guéridon portant un vase garni de fleurs et un personnage en bleu, assis sur un tabouret et appuyé sur un tissu sombre en amas conique, près d'une sorte d'amphore accompagnée d'un linge...



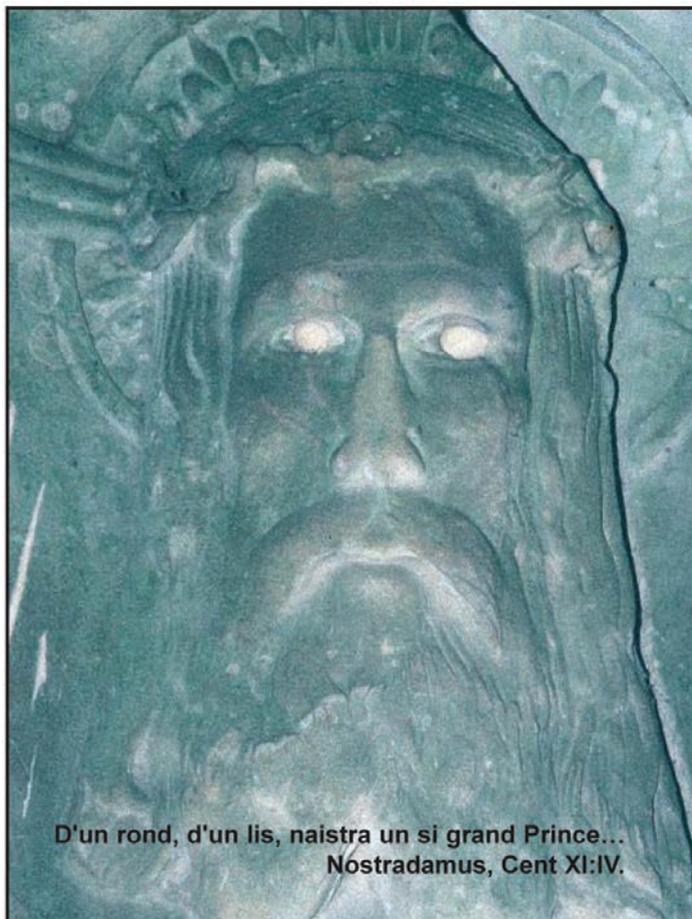
Faut-il être vraiment fou pour se représenter Rocco Negro à côté de Blanchefort, entre un plateau fleuri et un ensemble qui évoque à la fois la tunique du « Christ dépouillé de ses vêtements » et le Cardou, ou encore le Chardon symbolique des Loges de Saint-André ?

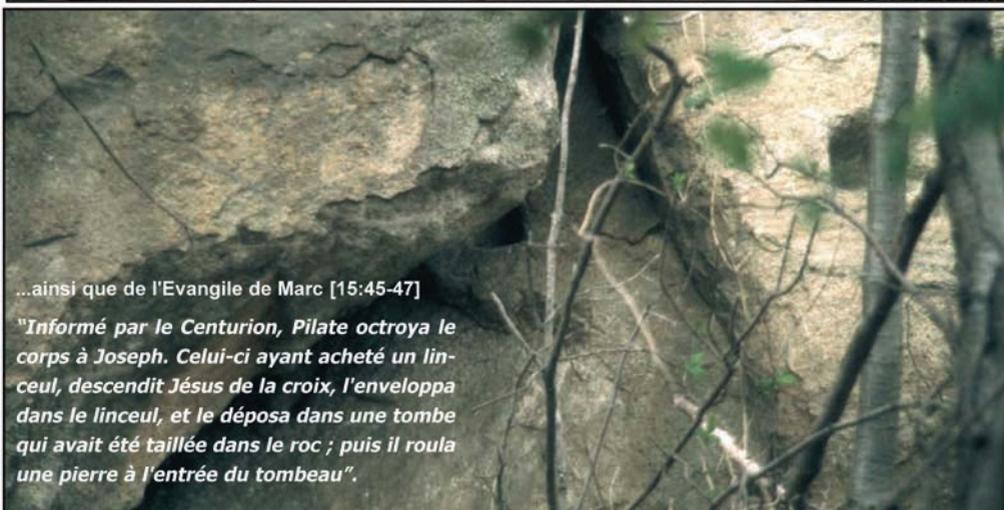
Alors, que dire de ceux qui verront dans le vase et le linge une

allusion à Marie-Madeleine, dans la traînée plus claire sur le sol une route sinueuse, et dans le lointain, l'ombre du Bugarach? En réalité, on pouvait, il y a quelques années encore (1985), rêver de tout cela devant le tableau. Mais nous avons eu la langue trop longue, et depuis lors, Monsieur le Curé d'Alet restaure opiniâtrement la toile. Que Dieu et sa Providence veillent sur ce brave homme et sa sainte patience !

« Qu'importe que l'on y croie, si c'est vrai, et que cela soit vrai, si l'on y croit ? »

Marquis Jacques de B.





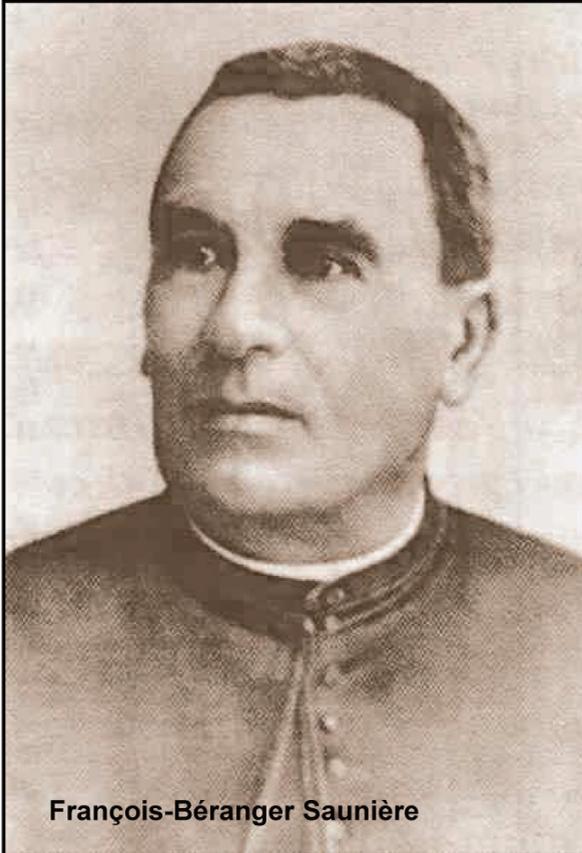
LES FAITS

Lors des restaurations de 1891, Saunière découvre des parchemins anciens dans son église.

Les faits incontestables

Il est assez facile de vérifier que :

- François Béranger Saunière est né le 11 avril 1852 à Montazels.



François-Béranger Saunière

- Il était l'aîné de sept enfants.
- Il avait trois frères : Alfred, Martial et Joseph.
- Il avait trois soeurs : Mathilde, Adeline et Marie-Louise.
- Il entre au Grand Séminaire en 1870.
- Il est ordonné prêtre le 7 juin 1879.

- Il est nommé vicaire d'Alet le 16 juillet 1879.
- Il est nommé curé du Clat le 16 juin 1882.
- Il devient curé de Rennes-le-Château le 1er juin 1885. Il avait 33 ans, âge hautement symbolique selon certaines traditions.
- Malgré un certain dénuement, il prend à son service une jeune chapelière de dix-huit ans, Marie Denarnaud.



Marie Denarnaud

- À la suite d'un prêche à connotation politique sanctionné par le Ministère des Cultes (suspension de traitement), son Evêque, Monseigneur Félix-Arsène Billard, le nomme professeur au Petit Séminaire de Narbonne en janvier 1886. Il le réintègre dans ses fonctions -et son traitement- à Rennes le 1er juillet 1886.

- En 1888, il effectue quelques restaurations urgentes à son église, passablement délabrée, avec les fonds légués par un de ses prédécesseurs, l'Abbé Pons (600 francs de l'époque, somme plutôt importante puisque, le 9 novembre 1853, l'inspecteur diocésain Guiraud Cals propose la construction d'une nouvelle église pour la somme de

4.500 francs environ).



- Fin 1891, il reprend les restaurations avec de l'argent prêté par la municipalité, soit 1400 francs.

- En 1896, il commence le remaniement de l'église.

- En 1897, Mgr. Billard inaugure l'église remaniée.

- En 1900, il achète les terrains qui portent encore aujourd'hui la Tour Magdala et la Villa Béthanie, dont il entame la construction.

- En 1902, Mgr. De Beauséjour succède à Mgr. Billard, et Pie X à Léon XIII.

- En 1910, Saunière est «suspens a divinis», c'est-à-dire privé de ses fonctions sacerdotales, mais pas de son état de prêtre.

- En 1911, il emprunte auprès du Crédit Foncier.

- Il fait une attaque d'apoplexie le 17 janvier 1917.

- Il décède le 22 janvier.

Les faits incontournables

Ou plutôt, les faits qui peuvent être reconstitués avec un coefficient raisonnable d'exactitude. Encore une fois, qu'ils soient modernes ou contemporains de Saunière, trop d'auteurs ont -par naïveté dans le meilleur des cas- arrangé les faits dans le sens de leur histoire. Ce qui suit est donc moins précis, parfois moins facile à situer dans l'espace ou le temps, mais n'en reste pas moins indubitable.

Lors des restaurations de 1891, Saunière découvre des parchemins anciens dans son église. Il propose au maire de les vendre à des collectionneurs afin de récupérer la somme prêtée par la commune. Celui-ci accepte à condition qu'il en fasse des calques qui existeraient toujours aujourd'hui, mais dont je doute que l'on sache jamais s'ils sont bien la copie exacte des originaux.

Début 1893, après avoir tenté de déchiffrer les documents lui-même, sur les conseils de son Evêque, Mgr. Billard, et sur les fonds de l'évêché, le curé se rend à Paris pour consulter un jeune Oblat spécialiste en paléographie et cryptographie, l'Abbé Emile Hoffet, avec lequel il a été mis en rapport par l'Abbé Bieil, directeur de Saint-Sulpice. Pour mémoire, l'Abbé Hoffet a fait une partie de ses études au couvent de Xhovémont, près de Liège. Ses archives sont conservées à Saint-Maur-des-Fossés, où l'on ne peut les consulter qu'après avoir montré une patte particulièrement blanche.

Saunière profite de son séjour dans la capitale pour visiter le Louvre et y acquérir les reproductions de trois tableaux : Les Bergers d'Arcadie (Nicolas Poussin), Saint Antoine Ermite (David Téniers) et un portrait de Saint Célestin V.

Il en profite également d'une tout autre manière : mis en contact -très probablement par l'Abbé Hoffet- avec certains milieux intellectuels symbolistes et spiritualistes, il fréquente du beau monde, notamment la diva en vogue de l'époque -la plus merveilleuse Carmen que l'art lyrique ait connue, dit-on- Emma Calvé. Il en deviendra notoirement l'amant.

Il semblerait que, à son retour, tous les manuscrits ne lui aient pas été restitués. Mgr. Billard aurait même fait le voyage de Saint-Sulpice, en 1901, pour tenter de savoir le fin mot de la chose. Gérard de Sède m'expliqua un jour que la date de 1901 pour le voyage de Mgr. Billard à Saint-Sulpice était erronée «*suite à une lecture difficile de certains manuscrits*».

Une autre version dit qu'il n'aurait reçu que des copies, et que les originaux seraient actuellement entre les mains d'un «Cercle des Libraires Anglais», à Londres. Ce qui est encore consultable aujourd'hui est quelque peu sujet à caution. Toujours est-il que l'Evêché lui donna deux mille francs, somme amplement suffisante pour rembourser le prêt consenti par le maire de Rennes, auquel il prétendit avoir vendu le tout.

Il reprend donc ses travaux de restauration dans l'église et découvre, au pied du maître-autel, une dalle mérovingienne ou carolingienne, appelée aujourd'hui «Dalle du Chevalier», et que Gérard de Sède décrit ainsi :

“Elle comporte deux panneaux ; l'un est très abîmé ; sur l'autre, on distingue deux cavaliers sur un même cheval, ou peut-être, un cavalier au galop tenant d'une main un sceptre et maintenant de l'autre un enfant sur l'encolure de l'animal».



Pour être franc, cette dalle ne me paraît pas avoir la signification qu'on lui prête aujourd'hui : la scène évoque tout autant un cavalier armé donnant un coup d'épée à un individu sur sa gauche.

Et, pour tordre le cou à certain canard boiteux nourri par d'autres auteurs, la dalle est largement antérieure à l'Ordre du Temple et à son sceau. Je pense plutôt qu'elle commémore les exploits du personnage enterré dessous. En effet, on retrouva deux squelette dans la fosse creusée à cet endroit, et, plus tard, un crâne entaillé à son

sommet. Rien n'empêche donc ce personnage d'avoir été mérovingien, mais cela n'indique guère à coup sûr son identité.

Quoi qu'il en soit, de ses diverses fouilles, Saunière ne retira pas d'objets de grande valeur, tout au plus un magot selon René Descaillias.

Il y a plus intéressant. En effet, très régulièrement, accompagné de son agapète, Marie Denarnaud, le curé sillonne la région, notamment le plateau du Lauzet, pour y recueillir des pierres «qui serviront à l'édification d'une grotte de Notre-Dame de Lourdes». Bien que fortement endommagée par des «chercheurs» au comportement de vandales, cette grotte existe toujours. Elle se trouve à l'entrée du chemin menant à l'église, en face de la Vierge de Lourdes citée plus haut.

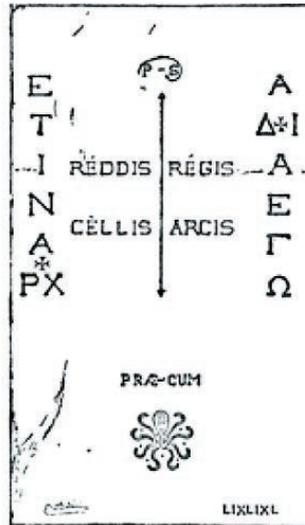
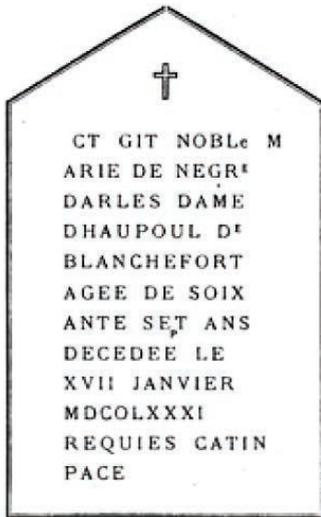
Erreur ou astuce ? Les paroles gravées sur le pilier qui porte la statue, «Pénitence Pénitence», sont celles de la Vierge de Fatima, dont les apparitions eurent lieu à partir du 13 mai 1917. Or, Saunière mourut le 22 janvier 1917... Il n'est donc pas sans intérêt de se demander qui a fait graver cette sentence. On peut aussi utilement se souvenir de la rumeur qui fait d'une des petites voyantes de Fatima, Mélanie Calvet, une parente d'Emma Calvé, la célèbre chanteuse lyrique.

Une conduite étrange

Saunière passe plusieurs nuits enfermé dans le cimetière, au cours desquelles il efface soigneusement les inscriptions portées par les dalles de la tombe de Marie de Negri d'Ables de Hautpoul-Blanchefort, épouse du dernier seigneur de Rennes, sous prétexte d'en couvrir un ossuaire (Elle passait, en 1970, pour couvrir la tombe de l'Abbé. J'ai un gros doute...).

Sa conduite scandalise, bien évidemment, et lui vaut quelques rappels à l'ordre officiels.

Heureusement, des relevés en avaient été faits, le premier dans un fascicule tout à fait authentique, le second dans un livre mythique dont certaines planches auraient été publiées par l'Abbé Joseph Courtauly en 1962.



Relevés des dalles de la tombe de Marie de Negri d'Ables de Hautpoul-Blanchefort

LE CURÉ AUX MILLIARDS

Il peint lui-même la représentation de Marie-Madeleine en prières dans la Sainte Baume que l'on peut encore voir aujourd'hui sous le maître-autel.



Rennes-Le-Château vu d'avion. On se rend mieux compte de l'ampleur des travaux engagés par l'abbé.

Par la suite, Saunière entreprend de nombreux voyages, parfois lourdement chargé, qui le mènent vers les frontières du pays : Perpignan, Nice, Lons-le-Saunier, Valenciennes. Il entre en rapports suivis avec la banque Petitjean, de Paris, ainsi qu'avec un joaillier de Mazamet.

Coïncidence ? L'argent commence à garnir la bourse de Marie Darnaud, bénéficiaire de mandats importants émis depuis les pays voisins.

Du coup, Saunière se lance dans des dépenses surprenantes et dans une véritable recomposition de son église, dont il modifie carrément le bâtiment et la décoration. Autoritaire et tatillon, il surveille personnellement les transformations et aménagements qu'il fait exécuter par des équipes d'artisans et d'artistes nourris et logés sur place de ses propres deniers. Il fait notamment construire une très discrète annexe à la sacristie, à laquelle on accède en déplaçant la paroi du fond d'une armoire de rangement pour vêtements sacerdotaux, et

dans laquelle on découvrira — après sa mort un matériel de traitement des métaux précieux (Conversation avec M. Henri Buthion, alors propriétaire des bâtiments érigés par Saunière)...

C'est de cette époque que date la surprenante décoration dont il est le concepteur et parfois même le réalisateur : il peint lui-même la représentation de Marie-Madeleine en prières dans la Sainte Baume que l'on peut encore voir aujourd'hui sous le maître-autel.

C'est également lui qui choisit les citations bibliques sculptées dans le tympan du porche d'entrée : « *Terribilis est locus iste* » (*Ce lieu est terrible*) et « *Domus mea domus orationis vocabitur* » (« *Ma maison sera appelée maison de prière* ». La suite sous-entendue ne manque pas de sel : « *vous en avez fait une caverne de voleurs* »)...

Non content de cela, le curé se lance dans des constructions fastueuses pour l'époque sur les terrains qu'il vient d'acheter au bord du plateau de Rennes, ainsi que dans une véritable vie de sybarite, recevant à sa table des personnalités importantes de la région et de Paris, voire de l'étranger : Emma Calvé, le Secrétaire d'État Dujardin-Baumetz, la « vicomtesse » d'Artois, la marquise de Bozas, l'archiduc Jean-Salvator de Habsbourg, etc. Mais sa générosité aussi se fait jour : il crée une rente annuelle de cinq mille francs au bénéfice de la commune et dote les familles les plus pauvres de sommes allant jusqu'à quinze mille francs. Autant dire que, même si l'on en parle avec un certain sourire — à la fois ironique et admiratif — en évoquant ses frasques, le curé garde encore aujourd'hui une réelle sympathie de la part des habitants de Rennes.

Jusqu'en 1902, la hiérarchie ecclésiastique semble fermer les yeux sur le comportement de l'Abbé. Tout change avec le décès de Mgr. Billard, auquel succède Mgr. De Beauséjour. Le nouvel évêque s'intéresse de très près à l'origine de la fortune de Saunière...

De dérobades en atermoiements, celui-ci finit par être déclaré suspens a divinis sous prétexte de trafic de messes. Il va en appel devant les plus hautes instances ecclésiastiques, envoie pendant deux ans et à ses frais, un avocat religieux plaider sa cause à Rome, et gagne face à son évêque. Il faut dire que l'accusation ne tenait guère debout, d'ailleurs l'évêque dira lui-même à un ami qu'il lui fallait un prétexte, mais qu'il n'y croyait pas. Cet ami était... Mgr. De Cabrières.

Malgré tout, son adversaire ne se déclare pas battu : au bout d'une

nouvelle procédure et avec la bénédiction de Rome, Saunière est interdit de ministère; il doit faire place à un autre prêtre et lui céder les lieux. Qu'à cela ne tienne, l'Abbé se fait construire une chapelle privée pour y officier!

Mais, en 1911, les temps changent et le curé semble privé de ressources au point de recourir à l'emprunt et d'envisager de vendre ses collections et ses meubles. Sans être la misère totale, c'est la déconfiture.

Heureusement pour lui, cela ne dure guère et, malgré la guerre, il conçoit des projets assez ahurissants : tracé d'une route carrossable entre Rennes et Couiza, relèvement des remparts antiques, adduction d'eau courante dans tous les foyers... Et surtout, construction d'une tour de soixante-dix mètres pour en faire une gigantesque bibliothèque!

En 1917, il accepte le devis établi pour le bâtiment par l'entrepreneur Elie Bot, *pour huit millions de l'époque*.

Mais l'aventure se termine pour lui. Il est victime d'une attaque d'apoplexie le 17 janvier 1917 et décède le 22 (de bien belles dates! D'autant plus qu'en Kabbale, 22 signifie que l'oeuvre est achevée...) après s'être entretenu avec l'Abbé Rivière, curé d'Espéraza, qui en sera totalement bouleversé.

Stupéfaction : Saunière ne possédait rien en propre, tout appartenait à Marie Denarnaud...

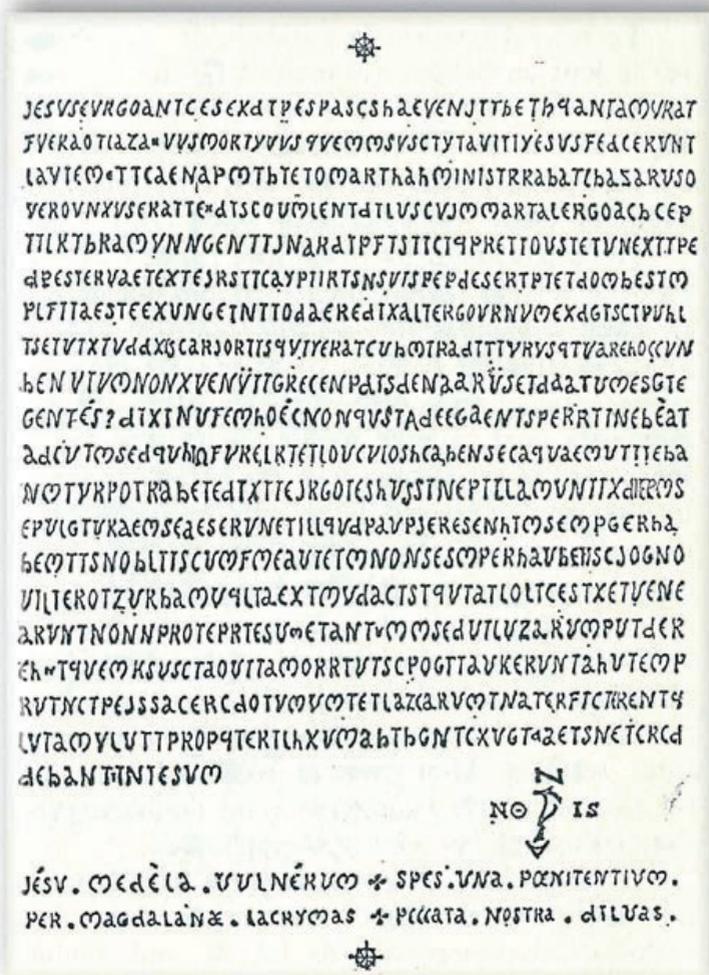


QUELQUES NOTES EN PASSANT

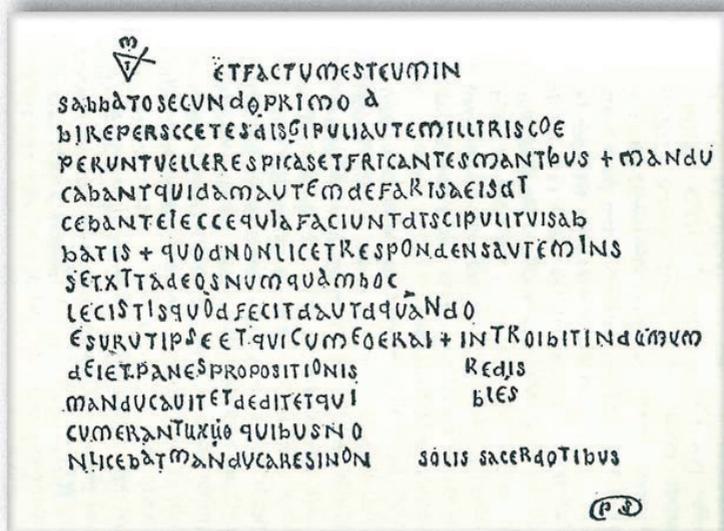
Tout ceci amène à quelques considérations qui, si elles sont parfois moins documentées que ce qui précède, n'en ont pas moins le mérite d'être intéressantes.

À propos des parchemins

Des documents découverts par Saunière, on ne peut plus voir aujourd'hui que deux copies dont l'authenticité est sujette à caution. Le premier est un passage de l'évangile selon Saint Jean (XII, 1-12) rapportant la « Visite à Béthanie », chez Marthe et Marie, au cours de laquelle Jésus ressuscita son ami Lazare.



Le second est un amalgame de trois textes canoniques concernant la « Parole des épis froissés », celui de Saint Luc (VI, 1-5), celui de Matthieu (XII, 1-8) et celui de Marc (II, 23-28).



Il ne faut pas être très futé pour se rendre compte que ces deux manuscrits sont codés.

Au premier, on a ajouté 128 lettres qui ne figurent pas dans le texte évangélique. Dans le second, on a mis un certain nombre de lettres en évidence en les décalant ou en les soulignant de diverses façons.

On a publié de trop nombreuses pages, sur le Net ou ailleurs, à propos de ces textes et de leur analyse pour que je ressasse à nouveau leur décryptage. Que l'on retienne seulement leur solution.

Pour le premier. Le codage consiste en une disposition des 128 lettres excédentaires sur deux grilles d'échiquier selon le « Parcours du Cavalier » de Vigenère, après double substitution via une clef issue de la graphie de la tombe de Marie de Negri d'Ables qui se lit « MORTEPEE ».

Cela donne :

*BERGERE PAS DE TENTATION QUE POUSSIN TENIERS
GARDENT LA CLEF PAX DCLXXXI PAR LA CROIX ET LE CHEVAL
DE DIEU J'ACHÈVE CE DAEMON DE GARDIEN A MIDI POMMES*

BLEUES

Pour le second, le décodage donne :

À Dagobert II roi et à Sion est ce trésor et il est la mort.

On peut lire ce texte de deux façons selon la manière d'y introduire une virgule, soit une mise en garde :

À Dagobert II roi et à Sion est ce trésor, et il est la mort.

... soit une indication :

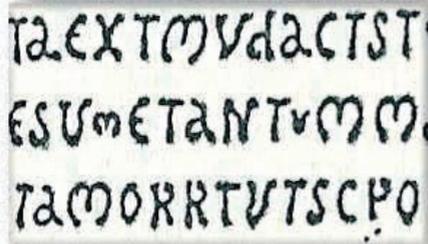
À Dagobert II roi et à Sion est ce trésor et il est là, mort.

... et pourquoi pas les deux ?

Je crois cependant que l'on est loin d'avoir tout dit à propos du premier manuscrit.

Il convient — entre autres — de s'attarder quelque peu sur une particularité du texte, qui peut se lire :

Étant entre alpha et oméga pris à l'envers.



L'oméga se trouve quelque part dans la région des deux Rennes. Pour être précis, il est dessiné par le relief du pavement du choeur de l'autel de la chapelle de Saint-Salveyre. Quant à l'alpha...

Cherchez-le vous-même ! La « carte » publiée par Boudet en appendice de sa « Vraie langue celtique » n'est pas innocente, mes photos le montrent et ce n'est finalement pas bien sorcier, à condition de se souvenir qu'il existe plusieurs fausses pistes dans les deux cryptogrammes.

Rien ne prouve d'ailleurs que les copies soient celles d'originaux authentiques attribuables à l'Abbé Antoine Bigou, curé de Rennes-le-Château et confesseur de Marie de Negri d'Ables. Un soir, tout au début de notre amitié, Philippe de Chérisey m'expliqua comment il avait truqué les textes. Et bien, pour une fois, je ne l'ai pas cru...

À propos de Monseigneur Billard

Félix Arsène Billard est né le 23 octobre 1829 à Saint-Valéry-en-Caux, en Normandie, de parents artisans. Ordonné prêtre le 17 décembre 1853, après être passé comme vicaire par Dieppe et Rouen, il est nommé évêque de Carcassonne le 17 février 1881. Il mourut le 3 décembre 1901 des suites d'une attaque cérébrale de 1898 qui l'avait laissé impotent au monastère de Prouille.



L'honnêteté de gestionnaire de Mgr. Billard fut parfois mise en cause et lui valut même un procès en 1901 sous l'accusation de captation d'héritage pour un montant de 1.200.000 francs-or. Ses agissements firent l'objet d'un pamphlet particulièrement vigoureux de la part de l'Abbé Simon Laborde, curé de Paziols.

Je n'ai pas l'intention de polémiquer à ce sujet : il est des faits incontestables... comme la protection dont bénéficia l'Abbé Saunière jusqu'à l'accession de Mgr. de Beauséjour à l'épiscopat de Carcassonne. À ce sujet, je ne saurais trop recommander la lecture de « *Arsène Lupin supérieur inconnu* », de Patrick Ferté.

Quelques petites notes s'imposent ici concernant le monastère de Prouille. Fondé en 1206 par Saint Dominique pour accueillir les Par-

faites cathares repenties, détruit lors de la Révolution, le monastère fut restauré par les soins de Mgr. Billard. Gérard de Sède me confirma qu'une partie des fonds provenaient de Saunière, mais il me confia aussi un jour que l'Abbé Boudet avait également participé au financement des travaux. À remarquer que, durant la Première Guerre, la Mère Supérieure de Prouille était la propre soeur du Kaiser.

À propos d'Emma Calvé

Née en 1858, décédée en 1942, cette charmante et talentueuse personne a fait ses débuts — déjà triomphaux — en 1884 à Bruxelles dans le Faust de Gounod, à l'âge de vingt-quatre ans. Au faite de sa



gloire et de sa fortune, elle achètera le château de Cabrières, près de Millau, qu'elle fera plus transformer que restaurer. Outre sa réputation d'avoir abrité un exemplaire du Livre d'Abraham, cher aux ésotéristes de tout poil et ayant appartenu à Richelieu selon Pierre Sorel

dans son Trésor de recherches et antiquités gauloises, ce château de Cabrières a une curieuse histoire, liée à quelques personnages étonnants, Marie de Blamont et l'Abbé Bernard Percin de Montgaillard, que je n'ai encore rencontrés nulle part dans les études concernant Rennes.

La première est originaire de la proche région de l'abbaye d'Orval, en Belgique. Cousine du Duc de Guise qui mena la Ligue contre Henri IV, elle se mit en valeur au siège de Paris, où elle rencontra le second personnage, l'Abbé Bernard Percin de Montgaillard. Après avoir refusé les mitres épiscopales qu'on lui proposait, celui-ci, Moine feillant issu du Sud-Ouest de la France et réputé notamment pour son éloquence, participa lui aussi très activement à la lutte contre Henri de Navarre. Paris prise, il jugea utile de se mettre hors de portée du nouveau monarque et, après diverses péripéties, fut imposé comme Abbé à l'abbaye... d'Orval, dont il fera « le grand siècle ». En revanche, Marie de Blamont se réconcilia avec Henri IV qui, pour l'en récompenser, lui fera épouser un gentilhomme provençal, un certain Gabriel de Ruymolin, par lequel elle entrera en possession... du château de Cabrières. Curieux croisement des routes liant le Sud-Ouest et le Nord, d'autant plus que le nom même de Blamont doit attirer l'attention. En effet, on peut le décomposer en « Blame » et « Mont ». Or, en wallon, une blame est une escarville, une flammèche, ce qui fait de Blamont une « montagne de feu ». Quelque chose que l'on retrouve dans le nom même de Pyrénées, « Monts Embrasés », selon Posidonius.

À propos de Marie Denarnaud

On sait finalement fort peu de choses sur elle. Née le 12 août 1868 à Espérasa, chapelière de son état, elle devint la servante de Saunière à l'âge de 18 ans et très vraisemblablement un peu plus que sa confidente. En tout cas, elle partagea son secret. Légalement propriétaire de tous les biens de l'Abbé, elle en fut également la légataire universelle, ce qui pourtant ne semble pas l'avoir totalement mise à l'abri du besoin : peu à peu, elle se défit des collections et valeurs accumulées par le curé afin — dit-on — de subsister. Elle disposait cependant de pas mal de numéraires, comme en témoignent les liasses de billets qu'elle brûla dans son jardin lorsque, à la sortie

de la dernière guerre, le gouvernement Ramadier ordonna l'échange des billets de banque. Ayant cédé ses domaines en viager à un hôtelier, Noël Corbu, qui prit soin de ses vieux jours, elle lui fit un jour une promesse, attestée par plusieurs témoins dignes de foi : « *Avant de mourir, je vous livrerai un secret qui fera de vous un homme puissant...* »

Elle mourut, frappée de congestion cérébrale, le 29 janvier 1953, âgée de 85 ans, sans avoir — dit-on — réussi à confier son secret.

99 fois sur 100, quand le nombre 17 apparaît de façon curieuse dans un texte ou un monument, il y a quelque chose à découvrir dans ses parages

À propos du 17 janvier

Le nombre 17 est un nombre insolite qui n'obéit pas aux règles courantes de l'arithmétique et, pour lui trouver un sens, il faut s'intéresser à la Kabbale. En hébreu comme dans tous les alphabets anciens, chaque lettre a une valeur numérique. א (aleph) = 1, ב (beith) = 2, ג (ghimel) = 3, etc. Nous employons d'ailleurs encore aujourd'hui les chiffres romains.

Ceci permet de lire les mots qui constituent la Torah autrement qu'au premier degré. Par toute une panoplie d'opérations et de concordances arithmétiques, on peut découvrir un sens caché au texte, sens parfois drôlement surprenant.

En outre, l'association lettre/chiffre comporte un sens symbolique. Par exemple, la lettre ה (heth) de valeur 8 et qui se prononce comme un H fortement aspiré, cette lettre symbolise l'horreur. Il devient dès lors curieux de constater le nombre d'initiales en H dans les noms de personnalités durant la deuxième guerre mondiale : Hitler (Heil !), Heinrich Himmler, Heydrich, Hess, Hörbiger, Hermann Goering, et j'en passe. Tout cela à l'époque de Hiro-Hito et de Hiroshima...

Ce ne sont peut-être que des coïncidences, mais le fait est que, depuis la fin du nazisme, les dirigeants allemands sont Konrad Adenauer, Ludwig Erhard, Kurt Kiesinger, Willy Brandt, Gerhard Schröder, Wilhelm Pieck, Otto Grotewohl, Walter Ulbricht, Willi Stoph, etc.

En principe, 17 est la valeur numérique de ט (pé ou phé) ; mais une solide étude permet d'observer que ce nombre correspond surtout à un son claquant (K) ou sifflant (S), voire chuinté (Sh), soit en hébreu : ט (kaph), ק (qôf), ש (shine ou sine), avec la valeur symbolique de « liai-

son terre-ciel ». On remarquera que beaucoup de religions révélées — c'est-à-dire de mise en relation de la terre et du ciel — comportent des initiales claquantes dans leurs vocables : Christ, christianisme, Coran, Krišna, Kama-Sutra...

Tout comme le Cantique des Cantiques, le Kama-Sutra est un livre sacré, bien que l'on n'y voie généralement qu'un texte érotico-porno.

Le « Cantique »... Mais c'est en français, ça ! Et alors ? Quelle est la 17^e lettre de l'alphabet français ? Et comment dit-on « Cantique des Cantiques », en hébreu ? סִיר הַסְרִיז אֶסֶר לְסִלְמָה (Chîr haschîrîm acher lî-Chlômôh), Cantique des Cantiques de Salomon. Quatre mots et quatre Shine, comme dit A.D. Grad dans son « *Véritable Cantique des Cantiques* »...

Dans une forme plus concrète de la liaison terre-ciel, on remarquera que c'est à l'époque de Kennedy qu'on lançait à Cap Canaveral ce que Krouchtchev lançait à Baïkonour. Mais ce sont certainement des coïncidences, n'est-ce pas ?

Pour m'être intéressé à ce nombre pendant une trentaine d'années, je peux vous dire que, 99 fois sur 100, quand il apparaît de façon curieuse dans un texte ou un monument, il y a quelque chose à découvrir dans ses parages. Entre autres, quand il résulte de l'addition des chiffres composant un nombre, à condition de ne jamais dépasser 22, ce qui amène à compter le 9 pour 0.

Soit, par exemple, le millésime « 1988 ». $1 + 9 = 10$ et $10 + 8 = 18$. Mais $18 + 8 = 26$... Reprenons donc : $1 + 9 = 10$, or $1 + 0 = 1$, ce qui ne change rien.

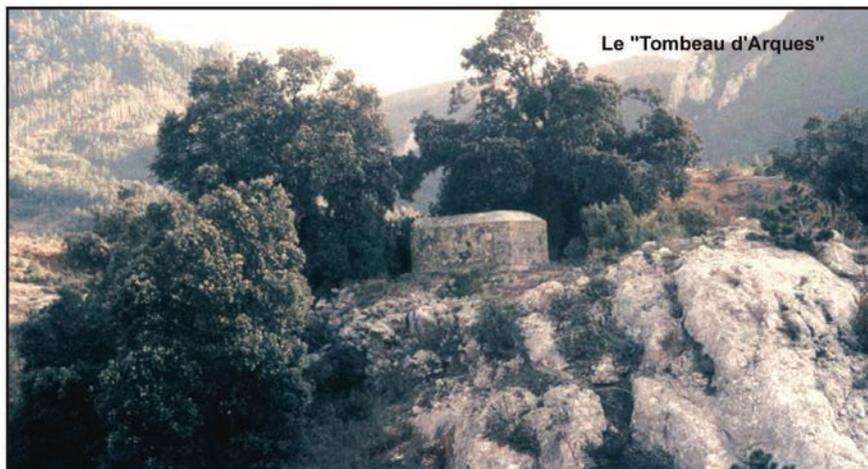
Donc $1 + 0 + 8 + 8 = 17$

Vous souriez ? Vous avez raison. Mais lisez donc attentivement les oeuvres de Maurice Leblanc. Oui, les « Arsène Lupin », dont Patrick Ferté a démontré de fort belle manière que ses aventures décrivaient discrètement l'affaire de Rennes-le-Château et les personnages qui s'y trouvèrent mêlés. Cherchez les deux seuls chapitres dont les titres sont des nombres... Vous verrez par vous-mêmes que ces nombres donnent 17 et désignent les passages clefs du roman : « *Sept heures dix-neuf* » et « *Midi vingt-trois* » dans « *Le Triangle d'Or* ».

$7 + 1 + 9 = 17$; $12 + 2 + 3 = 17$.

À remarquer, en plus, que le roman « *La barre y va* » parle d'un trésor obtenu par infiltration d'or dans une cave suite au phénomène

du mascaret dans l'estuaire de la Seine. Il n'y a évidemment pas de mascaret dans la commune des Pontils. Il n'empêche que le « Tombeau d'Arques » était bâti au sommet d'une sorte de puits menant à une cave construite au niveau du cours d'eau, le Réalsès. Or, Réalsès signifie « eau royale », ou eau régale, la seule qui dissout l'or. Dès lors, la relecture attentive du roman s'impose.



À remarquer, enfin, que Maurice Leblanc et son beau-frère, Maurice Maeterlinck, fréquentaient — eux aussi les cercles littéraires, intellectuels et symbolistes de Paris et qu'ils y côtoyaient également du beau monde : Debussy, Satie, Péladan, Emma Calvé et quelques autres.

Ceci explique peut-être cela ?

Cette façon de chiffrer une indication discrète se retrouve également ailleurs, notamment dans les romans d'un autre auteur qui, curieusement et comme Maurice Leblanc, se dit le confident de son héros : Paul Kenny — pseudonyme commun de Jean Libert (1913-1996) et de Gaston Vandenpanhuyse (1913-1981).

Là, vous rigolez franchement : Francis Coplan, espion célèbre dans les librairies de quais de gares, signe de piste hermétique dans l'affaire de Rennes ? Allons donc !

Avant de continuer à rire, relevez bien les dates et heures citées dans les romans, et procédez à leur analyse selon mon procédé, parfois même à l'analyse des écarts horaires entre un départ et une arrivée, en vous souvenant que 11 heures du soir égalent 23 heures,

par exemple, et réciproquement.

Vous risquez de rire un peu moins.

Et, tant que vous y serez, lisez « *Pas de miracle pour l'espion* ». Vous y trouverez une théorie intéressante sur les « services secrets » du Vatican — théorie reprise, ou confirmée, par Arturo Pérez-Reverte dans un de ses romans à clef, « *La peau du tambour* »- ainsi qu'une petite note de bas de page (148-149 de l'édition Fleuve Noir) tout à fait surprenante, dont le contenu fut confirmé récemment et publiquement, lors d'une interview sur les ondes de RTLTVi, par le Monsignore responsable de la publication dans l'Osservatore Romano de la troisième prophétie de Fatima.

Même si ceci n'est pas en rapport direct avec notre sujet, cela prouve au moins deux choses : Paul Kenny n'était pas une andouille et le système de codage mérite d'être retenu.

Il y d'autres exemples, qui vous paraîtront peut-être un peu plus sérieux, car d'autres auteurs, et non des moindres, se sont servis de ce procédé pour attirer l'attention du lecteur curieux sur certains aspects de leurs textes. La lecture de la page 17 en dehors de son contexte peut donner des indications intéressantes sur le contenu de l'ouvrage. Par exemple, Umberto Eco, dans son « *Nom de la Rose* », aussi bien dans les éditions françaises que dans l'italienne telles que je les ai eue en mains : « *Mais videmus nunc per speculum et inae-nigmatate et la vérité, avant le face-à-face, se manifeste par fragments (hélas, combien illisibles) dans l'erreur du monde, si bien que nous devons en ânonner les signes fidèles, même là où ils nous semblent obscurs et comme le tissu d'une volonté visant exclusivement au mal.*

Arrivé au terme de ma vie de pêcheur, [...] je m'apprête à laisser sur ce vélin témoignage... sans me hasarder à en tirer un dessein, comme pour laisser à ceux qui viendront (si l'Antéchrist ne les devance) des signes de signes, afin que sur eux s'exerce la prière du déchiffrement. »

Ce passage a paru suffisamment important à Jean-Jacques Annaud pour qu'il en fasse le début de son film : le texte lu en voix off sur fond d'écran noir par Adso de Melk, c'est celui-là. Nous voilà prévenus, il faut déchiffrer. Il y a aussi le « Jeu du Souterrain », dans lequel Françoise Mallet-Joris décrit de manière à peine voilée l'histoire de Roger Lhomoy et de quelques autres à Gisors, et dans lequel elle fait

dire à l'une de ses héroïnes (Cathie) : « *Mais on n'écrit pas pour que tout le monde comprenne* ».

De mieux en mieux : cette histoire est réservée aux happy few !

C'est le moment de constater que la date du 17 janvier, notamment sous sa forme « 17.1 » apparaît plus souvent qu'à son tour dans l'aventure de Rennes-Le-Château. Par exemple dans cette graphie bizarre de l'épitaphe de Marie de Negri d'Ables :

DECEDEE LE XVII JANVIER MDCOLXXXI

... graphie bizarre par le « O » qui n'existe pas en tant que chiffre romain, et par le fait que Marie est décédée un siècle plus tard, en 1781. Il est vrai que « 1681 » évoque beaucoup le nombre d'or...

C'est aussi un 17 janvier que Saunière fit l'attaque d'apoplexie qui allait l'emporter, jour où sont fêtés Saint Sabas, Saint Sulpice, Saint Antoine Ermite et Saint Genou. De plus, on découvrira pas mal de choses surprenantes en rapport avec notre sujet en étudiant la peinture, la littérature et certains faits... du XVIIe siècle.

Si l'on examine le porche d'entrée de l'église de Rennes-le-Château, on remarquera la représentation curieuse de Marie-Madeleine, qui porte la croix non pas sur l'épaule, comme un fardeau, mais à la hanche et horizontale, presque... comme une mitrailleuse ! Une croix qui donne exactement la même direction que le chemin qui mène au porche, et dont on s'étonnera peut-être qu'il ne soit pas perpendiculaire au mur de l'édifice. La direction de l'horizon où apparaît le soleil au matin du 17 janvier...

Et si Marie-Madeleine nous désignait l'endroit du paysage où débute le chemin que l'on doit parcourir en s'orientant à chaque croisée en fonction des indications symboliques et des dates que l'on peut trouver dans le chemin de croix, à l'intérieur de l'église ?

C'est encore un peu tôt. Que l'on se contente — pour l'instant — de retenir l'importance de 17 et 17.1, et de se souvenir qu'il existe parfois des sens discrets aux textes étudiés.

Le porche d'entrée de l'église de Rennes-le-Château avec Marie-Madeleine, qui porte la croix comme on porterait une mitraille



LES HYPOTHÈSES : UN TRÉSOR ?

On ne peut évidemment que se poser des questions quant au comportement de l'Abbé Saunière et à l'origine de sa fortune. À côté de suppositions vraisemblables, bien que parfois surprenantes, les folles du logis s'en sont donné à cœur joie : je ne parlerai même pas des élucubrations magico-sataniques émises par certains. Quant à l'hypothèse du trafic de messes, elle ne résiste pas à l'examen. Celle qui fait d'Emma Calvé la bailleuse de fonds du curé ne tient pas plus : Saunière était un joyeux luron, pas un gigolo. Il n'empêche que, au vu de ses factures et des déductions raisonnables que l'on peut en tirer, on peut évaluer ses dépenses entre 5 et 7,5 millions d'euros ! Et, quand il est mort, il disposait encore au moins du double...

Certaines découvertes de « trésors » dans la région sont authentiques et ont été publiées en 1957-59 par l'Abbé Maurice-René Mazières dans le bulletin de la Société des Arts et des Sciences de Carcassonne. De plus, on a également retrouvé des restes d'or fondu, notamment dans le ruisseau de Couleurs et même dans la maison familiale des Saunière.

Donc, Béranger Saunière avait découvert un véritable trésor. Il fera d'ailleurs un jour cette confidence à son ami l'Abbé Antoine Beaux, de Campagne-sur-Aude : « *Me l'han donat, l'hay panat, l'hay parat é bé le ténì.* » Traduction : « On me l'a donné, je l'ai pris, je l'ai paré (ou "je l'ai porté") et je le tiens bien. »

Cette citation, souvent négligée, me paraît pourtant donner une clef de cette histoire. Un trésor ? Bien, mais lequel ? Au fait, qu'en est-il des trésors plausibles dans le Razès ?

Il est certain que, comme ailleurs, des magots sont encore enfouis dans des cachettes préparées par des gens qui avaient de bonnes raisons de protéger leurs biens, depuis l'époque où Rennes était encore la puissante Rheda jusqu'à celle de la Révolution, que des familles nobles fuyaient en espérant revenir.

Il est un fait aussi que plusieurs mines de métaux précieux ont été exploitées, notamment celle de Blanchefort, qui le fut par les Templiers à l'aide d'ouvriers fondeurs et non pas mineurs, ce qui n'est pas le moins curieux.

Colbert faillit les faire rouvrir.

Il y a des légendes, bien sûr, dont celle — en forme d'archétype — du berger Ignace Paris qui, à la recherche d'une brebis perdue, dé-

couvrit de l'or au fond d'un précipice. Celle de la bergère, aussi, qui vit un jour le diable étaler ses pièces d'or au flanc d'une montagne. Et puis celles de l'une ou l'autre Reine Blanche, celle de Castille ou celle de France. Légendes, évidemment ; mais les légendes ne sont-elles pas des choses qui doivent être lues entre les lignes ?

Il y a enfin cette histoire du trésor du temple de Jérusalem, pas moins, qui, même si elle fait sourire les esprits forts, est loin d'être invraisemblable. Pour mémoire, pillé en 70 par Titus, le trésor fut conquis en 410 par le Wisigoth Alaric l'Ancien, puis par Clovis à Toulouse et par les Sarrasins à Tolède. Or, si les chroniqueurs de l'époque, aussi bien francs qu'arabes, recensent bien plusieurs pièces provenant de Jérusalem, ils ne pipent mot d'objets dont on est pourtant certain qu'ils ont également été emportés par les Romains. Il n'est donc pas interdit d'imaginer que les pièces les plus précieuses auraient été mises à l'abri dans ce qui fut la dernière forteresse wisigothe au nord des Pyrénées : Rheda.



Bas-relief montrant Titus à la tête de son armée, emportant le trésor du Temple de Jérusalem

Rennes-le-Château.

Il faut savoir que ce trésor aurait pu comporter non seulement les fameuses tuiles d'or du temple, facilement monnayables discrètement, mais aussi et surtout des objets culturels, dont le chandelier à sept branches. On peut alors s'interroger utilement sur les études menées dans la région, il y a quelques années, par de curieux spé-

cialistes israéliens en orohydrographie. Certains pensent que, aujourd'hui encore, divers services discrets de l'État d'Israël s'intéressent encore activement à cette affaire. J'ai d'excellentes raisons de les croire...

Il reste une origine possible et — à mes yeux — la plus troublante en ce qui concerne l'or proprement dit : le trésor du Desdichado. Fils de Ferdinand de Castille, le « Déchu », était surnommé « l'Infant de la Cerda », « l'enfant de la truie », ce qui n'était pas précisément flatteur pour sa « moman », Blanche de France, fille de Louis IX. Il était donc l'héritier de la couronne du royaume d'Aragon, qu'il refusa à la suite d'un méchant imbroglio politique, non pas pour un plat de lentilles, comme tel autre personnage biblique l'avait bêtement fait avec son droit d'aînesse, mais bien pour une solide provision d'espèces sonnantes et trébuchantes. Il s'était établi à Lunel, et l'un des convois qui devaient lui apporter ses maravédís ne lui parvint jamais, détourné, selon les mauvaises langues, par Paul de Voisins, seigneur de Rennes-le-Château.

Toutes ces hypothèses ne s'excluent évidemment pas l'une l'autre et rien n'empêche à priori d'admettre que Saunière aurait trouvé — en plus d'un magot caché un peu avant la Révolution — quelque chose provenant des fortunes proposées ci-dessus, dont il aurait fondu la partie immédiatement monnayable. Mais alors, qu'est devenu le reste ?

C'est le moment de se souvenir que, à partir de 1911, Saunière connut une période de vaches maigres avant de retrouver son train de vie et ses projets grandioses. Il n'est guère vraisemblable d'admettre que l'Abbé ait épuisé totalement un premier trésor au point de se retrouver au bord de la misère, puis en ait retrouvé un second qu'il s'apprêtait à exploiter.

Il n'empêche que tout ceci évoque beaucoup plus une passe d'armes entre un maître-chanteur et ses victimes, qui se rebellent, refusent tout paiement durant un certain temps, puis finissent par céder. Ou par éliminer le problème, quitte à perdre l'objet du chantage : les hypothèses concernant le décès du curé ne font pas état que de mort naturelle...

Il y aurait donc eu autre chose que des objets précieux ? Pourquoi pas ? Mais, pour envisager cette éventualité, je crois qu'il convient

d'examiner certains faits et certaines curiosités de l'épopée cathare.

« Au détour d'un chemin, Montségur se reçoit comme un coup de poing en pleine poitrine... »

Gérard de Sède



LES HYPOTHÈSES : UN DOCUMENT ?

En quelques mots, le catharisme se présente comme une doctrine manichéenne essayant — comme tant d'autres — de proposer une réponse à la question de la coexistence du Bien et du Mal face à un Dieu réputé infiniment bon et parfait. Une connaissance un peu superficielle alimentée par une certaine publicité touristique limite aujourd'hui le phénomène cathare à l'Occitanie et la Lombardie, phénomène religieux venu de Perse via la Bulgarie et qui apparut dans nos contrées — selon les bons dictionnaires — en 1163, à Cologne. En fait, une lettre de Wazon, Prince-Évêque de Liège, à son confrère de Châlons fait état — avec une tolérance et une humanité surprenantes pour l'époque — de Manichéens dans sa principauté, qui avaient de fortes chances d'être cathares. La lettre est datée de 1048.

Les Cathares ne connaissaient que trois sacrements : le Consolamentum, le Melhorament et la Convenenza, et encore le terme de sacrement n'a-t-il que de lointains rapports avec le sens que lui donne la religion chrétienne. En quelques mots, et sans tenir compte de variantes locales, le *Consolamentum* établissait de manière irrévocable et définitive l'adhésion du récipiendaire à la doctrine et aux préceptes cathares. Il se conférait essentiellement par l'imposition des mains des officiants et la récitation du Pater par le nouveau Parfait. Aussi souvent que possible, il s'accompagnait du Benedicite, de l'Adoremus et de la lecture du début de l'Évangile de Jean.

Avant cette cérémonie, le postulant devait accomplir son *Melhorament*, c'est-à-dire s'accuser publiquement de ses fautes pour en demander le pardon. Cette confession publique n'était cependant pas réservée à la seule préparation du Consolamentum ; elle avait également lieu à la fin des assemblées de prière réunissant des croyants sous l'égide d'un Parfait. Et quoi qu'en disent certains, ces deux cérémonies étaient d'une haute tenue religieuse et spirituelle.

Il y avait enfin la *Convenenza*, qui a fait de tout temps les choux gras des adversaires du Catharisme. Pour ceux-ci, il ne s'agit de rien d'autre que d'une entourloupette permettant à chacun de mener une vie de patachon en sachant que de toute façon, il sera automatiquement et intégralement absous à l'heure de sa mort. Pour les gens qui ne connaissent pas l'occitan et ne lisent que les textes qui leur conviennent, il ne s'agissait que d'une précaution de convenance. En fait, il s'agit bien de toute autre chose : en occitan, « Convenen-

za » signifie « Pacte », et même « Contrat ». Exactement, c'était la démarche par laquelle un chevalier ou un simple roturier susceptible de mourir au combat demandait que, s'il était mortellement blessé, on lui conférât le Consolamentum *même s'il était incapable de réciter le Pater*, et par laquelle il promettait de respecter son engagement s'il survivait.

Pour être complet, il faudrait également citer l'*Endura*, qui était plus une démarche qu'un véritable sacrement. En effet, leur mépris de la chair était parfois tel que certains cathares refusaient de s'alimenter et se laissaient mourir de faim, n'absorbant rien d'autre qu'un peu d'eau... Nous verrons tout à l'heure pourquoi j'ai tenu à citer ce phénomène finalement exceptionnel.

On trouvera de remarquables études de l'histoire du catharisme occitan dans les écrits de Dominique Paladilhe, Jean Duvernoy, Michel Roquebert et René Nelli, entre autres; je me limiterai donc à l'épisode qui nous intéresse : la fin de Montségur.

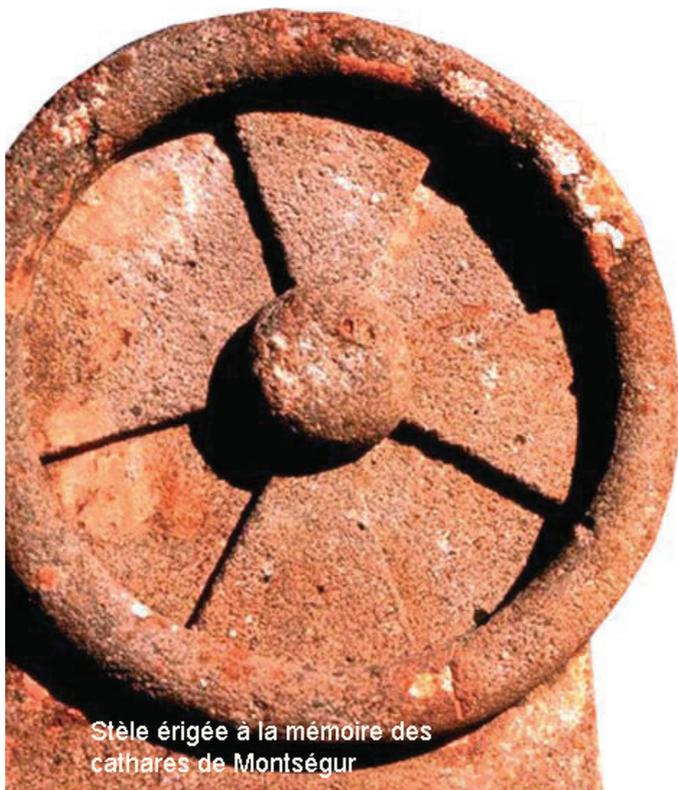
Ruines de Montségur avec le symbolisme pentagonal, présent jusque dans les pierres constituant les habitations des Bonshommes



Occupée par près de cinq cents personnes, aussi bien catholiques que sympathisants du catharisme, nobles comme roturiers, la citadelle de Montségur tombe en mars 1244 après plusieurs mois de siège, et surtout après avoir obtenu des assiégeants des conditions de reddition tout à fait surprenantes au vu de la férocité de l'Inquisition. Seuls, ceux qui persisteraient dans l'hérésie seraient châtiés ; les autres pourraient se retirer avec armes et bagages sans être inquiétés. Mieux : on leur accorde un répit de quinze jours avant de quitter la place forte !

Pourtant, au risque de vouer au bûcher tous les occupants du château sans exception, à la veille de consommer la défaite, Pierre-Roger de Mirepoix laisse fuir trois cathares, Hugo, Poitevin et Amiel Aicard, qui s'encordent et s'évadent le long de la paroi la plus difficile du pog de Montségur. Qu'est-ce qui avait bien pu les pousser à braver un tel danger, pour eux comme pour ceux qui les avaient défendus ?

Le trésor cathare ? Admettons. Mais alors, de quoi était-il composé ? De l'or ? Des bijoux ? Des objets précieux ? Je n'y crois pas. Je



Stèle érigée à la mémoire des cathares de Montségur

vois mal des gens luttant contre la richesse ostentatoire de l'Église et pratiquant l'ascétisme, s'attacher à des biens terrestres — si précieux fussent-ils — à la veille de témoigner de leur foi jusqu'au martyre. Quant à leurs défenseurs, s'ils disposaient de quelques valeurs, en militaires aguerris, ils devaient savoir qu'ils avaient intérêt à les cacher ailleurs, ne fut-ce que pour en assurer la transmission à leurs héritiers ? Et ce que deux des occupants emportèrent en fuyant le château quelques semaines auparavant — « de l'or, de l'argent et une grande quantité de monnaie » selon ce qui est en train de devenir une légende — ne devait pas être bien important puisqu'ils réussirent à passer les lignes françaises sans se faire repérer. Pour ma part, j'incline à penser que ces deux personnages allaient préparer la mise à l'abri de quelque chose qui viendrait plus tard. Encore que ce lieu ne soit pas — à mes yeux — celui que l'on admet aujourd'hui. On affirme, en effet, que les fuyards s'éloignèrent de Montségur en suivant plein sud un trajet passant par les Gorges de la Frau en direction du château de Montréal de Sos, au-delà des Pyrénées, et, pour étayer cette hypothèse, on s'appuie sur des peintures trouvées dans ce château et qui peuvent effectivement être interprétées comme une représentation du Graal, censé être aux mains des Bonshommes.

Il y a d'autres Gorges de la Frau. Quelque part sur cette ligne est-ouest qui relie virtuellement le Bugarach à Montségur, pas loin d'Arques et de son tombeau. Moi, ça ne m'étonnerait nullement que ces fameux feux qui s'allumèrent à l'horizon pour signaler aux assiégés la réussite de la mission des fuyards, que ces feux aient brûlé sur le plateau de Saint-Salveyre, d'où ils étaient tout aussi visibles depuis Montségur...

Il existe une autre possibilité.

« Blanche de Castille n'aurait obtenu la reddition de Montségur qu'en échange de documents généalogiques de haute importance que les défenseurs du château, une fois qu'ils les eurent en main, auraient abrités en lieu sûr ? Était-ce cela [...] qu'emportèrent les évadés de la dernière nuit ? »

Gérard de Sède, « L'Or de Rennes », p. 97

Ce n'est pas totalement impossible, encore que la phrase ci-dessus se contredise elle-même : peut-on imaginer que, après avoir obtenu la vie et la liberté de leurs vainqueurs, les assiégés les aient

floués en sachant que cela les condamnait tous automatiquement ? A mon avis, cette hypothèse permet seulement d'apporter de l'eau au moulin de la thèse d'une survivance mérovingienne prétendante au trône de France.

Alors, quoi?...

« Il nous plaît de croire que les fugitifs ne sauvèrent pas un trésor matériel : celui-ci — s'il avait jamais existé — n'avait-il pas déjà été évacué deux mois plus tôt avec Mattheus et Pierre Bonnet ? Il s'agissait cette fois, croyons-nous, d'objets plus précieux, d'un trésor spirituel, peut-être de parchemins sur lesquels étaient écrits les secrets d'une religion qui empêchait ses adeptes de craindre la mort par le feu. »

Pourquoi pas ? J'aime beaucoup cette réflexion de Fernand Niel. (« Montségur » « Les Cathares », p. 324.)

QUELQUES NOUVELLES NOTES

La légende du « Roi Perdu » est assez conforme à l'archétype de la traversée du désert. Toutes les monarchies, ou presque, ont dans leur pedigree l'un ou l'autre héritier tragiquement disparu qui refait surface plus ou moins officiellement, comme Louis XVII. Certains personnages ont même usé du canevas à titre personnel : le Général de Gaulle et sa « traversée du désert » en sont un récent exemple.

Mérovingien de bonne souche, Saint Dagobert II avait épousé en secondes noces Gislis, fille de Béra II, comte de Rheda, dont il eut deux filles et un fils prénommé Sigebert. Il fut assassiné à l'instigation de Pépin de Herstal le 23 décembre 679, au cours d'une partie de chasse dans la forêt ardennaise de Woëvre. Son fils, qui l'accompagnait, aurait été sauvé par un chevalier, Mérovée Lévi, Comte de Belissen, qui l'aurait emmené dans la famille de sa mère, à Rheda, où il aurait succédé à son grand-père.

Ceci ne me paraît guère plausible sous cette forme : même à l'époque, quel père aurait emmené son fils âgé tout au plus de trois ans dans une chasse au fond de la forêt d'Ardenne quand on connaît la rigueur de son climat hivernal ? De plus, l'identité du chevalier me semble un peu trop belle : « Mérovée » fait certainement bien plaisir aux partisans de la dynastie mérovingienne et « Lévi » ne déplaît peut-être pas à l'actuelle famille de Lévis Mirepoix. Mais toute légende est faite pour être lue, n'est-ce pas ?

Si le petit Sigebert a survécu, on le dit à l'origine d'une branche mérovingienne en ligne directe qui existerait toujours. Pierre Plantard a publié — ou fait publier — pas mal de documents par lesquels il revendiquait son ascendance, avec tout ce que cela comporte, car, au-delà de Sigebert, cette hypothèse dynastique s'articule sur une bien curieuse théorie, défendue notamment par Michael Baigent, Richard Leigh & Henry Lincoln. Selon eux et quelques autres, les noces de Cana célébraient le mariage de Jésus et de Marie-Madeleine, et leurs enfants auraient donné la lignée mérovingienne. En fait, en tant qu'aîné de la famille, Jésus mariait son cadet et Marie-Madeleine. En effet, l'Église n'a jamais nié canoniquement l'existence de frères et soeurs du Christ ; tout ce qu'elle affirme, c'est qu'il était l'aîné. Donc, ce frère cadet et Marie-Madeleine ont eu des enfants, qui ont grandi,

et ont appelé Jésus « Tonton ». D'où l'expression « avoir un oncle incarné »... Par ailleurs, on dit Sigebert à l'origine de l'institution religieuse qui finira par donner l'évêché d'Alet-les-Bains (L'abbaye d'Alet fut fondée en 813, date constituant le titre d'une aventure... d'Arsène Lupin.) Curieusement, ce seraient également des Mérovingiens de l'époque qui seraient à l'origine d'un autre évêché d'Alet. On en trouve les traces pas loin du parc des Corbières et de la rue Pépin, à Saint-Servan, faubourg de Saint-Malo...

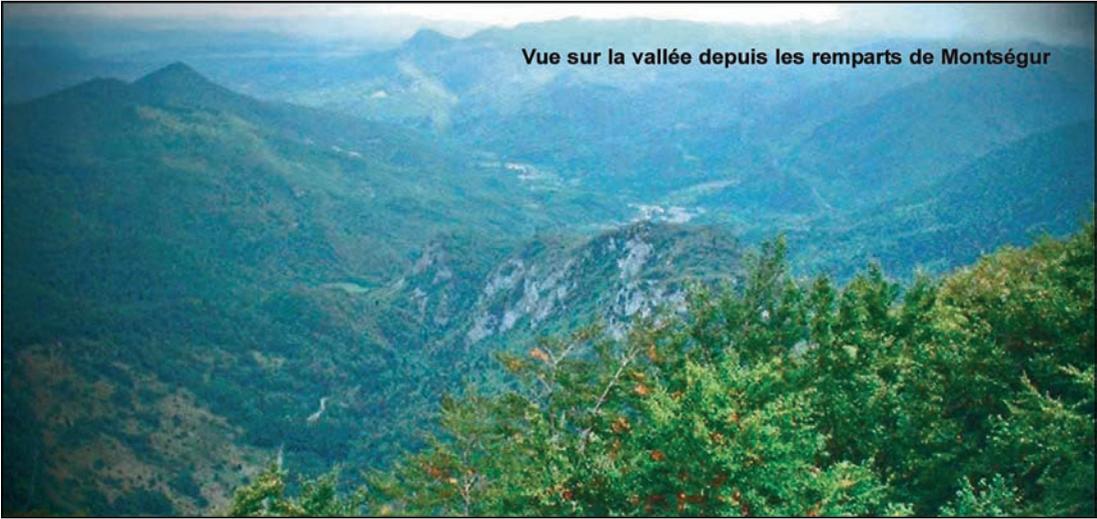
Faut-il s'étonner de ces liaisons anciennes et bizarres entre trois régions aussi distantes : les Pyrénées, la Bretagne et l'Ardenne belge ? On pourrait tout aussi bien s'étonner de cette nation indo-européenne, les Fir Bolg, qui se scinda en trois peuplades au cours de l'invasion : une première qui s'établit de part et d'autre de la Manche dans les deux Cornouailles, une seconde qui resta dans le sud de l'actuelle Belgique qui deviendra la Wallonie, et une troisième qui migra, entre le IV^e et le I^{er} siècle A.C., vers Toulouse (Volsques Tectosages) et vers Nîmes (Volsques Arécomiques). On est alors beaucoup moins surpris de constater les relations étranges que l'on peut établir entre certains termes et toponymes de ces diverses régions. De là à dire qu'il subsista longtemps des relations humaines, il n'y a peut-être qu'un pas.

À propos de Montségur

Le visiteur curieux s'étonnera de pas mal d'anomalies dans la structure militaire du château : les murailles laissent un espace libre au sommet du pog, qui permet aux assaillants de prendre pied sous les remparts ; les portes sont plus larges à l'intérieur qu'à l'extérieur, ce qui ne laisse que peu de résistance aux béliers ; les escaliers vers les sommets des remparts ne laissent passer qu'un homme à la fois ; la muraille la plus solide surplombe le vide ; il n'y pas de passage praticable entre l'intérieur du donjon et la cour, ce qui oblige à sortir de l'enceinte pour aller de l'un à l'autre ; etc...

S'il est attentif, le visiteur remarquera aussi des choses curieuses, entre autres dans la disposition des murs et des fenêtres du donjon et dans certains alignements. Tout cela fait plutôt penser à une construction symbolique et Fernand Niel a écrit un bien bel ouvrage sur ce sujet « *Les Cathares de Montségur* ». Par ailleurs, et bien que

nettement mieux défendu, Quéribus est assez extraordinaire aussi comme construction symbolique.



Vue sur la vallée depuis les remparts de Montségur

Ceux qui ont parlé

« On rêve, en présence de certaines oeuvres délibérément voilées,

d'entrer, au terme de leur analyse, en possession d'un secret... »

André Breton

Avant d'examiner une dernière hypothèse, et pour bien comprendre la démarche qui sous-tend le raisonnement, je crois qu'il convient de jeter un coup d'oeil approfondi sur quelques-uns de ceux qui l'ont pratiquée pour exprimer ce qu'ils pensaient — ou savaient — de cette histoire.

Où cache-t-on mieux un livre que dans une bibliothèque et une lettre que dans du courrier, disait à peu près Edgar Poe. Où cache-t-on mieux un message non pas secret, mais discret, que dans une anomalie qui va retenir l'attention de quelques-uns et faire hausser les épaules de tous les autres ? Une anomalie qui va irriter certains vilains curieux de mon espèce et qu'ils vont analyser jusqu'à en trouver la signification.

Un exemple que vous avez pu lire dans le numéro 4 de la revue Top Secret sous ma signature : si Jeanne d'Arc a été brûlée vive à Rouen, pourquoi l'Église célèbre-t-elle sa fête en ornements liturgiques blancs, qui sont ceux des vierges, et non pas rouges, qui sont

ceux des martyres ?

Il existe de nombreux autres cas de cette façon de « crypter » un message, pour le répandre discrètement ou simplement ne pas le laisser périr. Peut-être aurai-je l'occasion, un jour ou l'autre, de vous expliquer ce que l'on peut découvrir via l'héraldique dans le blason de Jean-Paul II et dans le sigle moderne des Jésuites liégeois ? En attendant, examinons quelques cas de « cryptage » intéressant, sans nécessairement respecter aucune chronologie en ce qui les concerne.

HENRI BOUDET

Étudier l'aventure de l'Abbé Saunière sans évoquer son confrère et voisin serait, non pas une erreur, mais une absurdité. Lisons un instant Gérard de Sède dans sa préface d'une édition moderne de « La vraie langue celtique » : « Jean-Jacques-Henri Boudet naquit à Quillan, dans l'Aude, le 16 novembre 1837, sous le signe zodiacal du Scorpion, signe des eaux chtoniennes qui porte, affirme l'astrologie, vers le mystère. Le patronyme de Boudet, que l'on rencontre assez fréquemment dans la région, provient, comme nous l'apprend le Dictionnaire des noms et prénoms de France d'Albert Dauzat, de l'ancien nom commun germanique Baudio qui signifie "messenger"; comme plusieurs noms propres occitans, il signe une origine wisigothique. »

Ordonné prêtre en 1861, c'est en 1872 qu'il fut nommé curé de Rennes-les-Bains, les « bains de la Reine », village voisin de Rennes-le-Château et station thermale depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. On y trouve plusieurs sources, dont une ferrugineuse, la source du Cercle, et plusieurs monuments mégalithiques parmi lesquels des pierres levées, mais aussi un siège taillé dans la roche, le « Fauteuil du Diable », ainsi que des ruines romaines et moyenâgeuses.



Portrait présumé de Henri Boudet

Entouré de six sommets remarquables, le *Cardou*, le *Serbaïrou* et le *Bugarach* d'une part, *Blanchefort*, *Roco Negro* et le *Roc Pointu* de l'autre, le site rejoint l'autre Rennes, distante de moins de trois kilomètres, via *lo pla de las Brugos* et *lo pla del Lauzet*. On y trouve aussi plusieurs ruisseaux dotés de noms surprenants, comme celui de *l'Hom Mort*, par exemple, ainsi que de curieux rochers naturels dont certains sont alignés sur une crête à la manière d'un cromlech et dont d'autres oscillaient encore naguère sous une simple poussée humaine, les Roulers.

Installé à la cure de Rennes-les-Bains dans une apparente sérénité sans histoires, Henri Boudet se livre à de fort curieuses activités qui n'ont que peu de rapport avec son sacerdoce : il déplace des points de repère dans le paysage, en modifie d'autres. C'est lui qui détacha la tête sculptée du « Cap de l'Hom » pour la fixer dans le mur de son presbytère. De plus, comme son confrère de Rennes-le-Château le fera plus tard, il « arrange » des tombes de son cimetière et fait remanier son église, en plus de fréquenter discrètement, à Axat, ce même Archiduc de Habsbourg — Jean-Salvator — que Saunière reçoit peut-être déjà à sa table.

Mais surtout, il s'est découvert un talent pour l'étude de l'étymologie et publie un ouvrage assez ahurissant : « *La vraie langue celtique et le Cromlech de Rennes-les-Bains* », Imprimerie Pomiès, 1886 (cette date, bien que figurant sur la page de garde, n'est pas certaine). À première vue, en étudiant notamment l'origine des toponymes locaux, il prétend démontrer que l'anglais moderne est la langue mère de toutes les langues, y compris les plus anciennes ! Un exemple : l'endroit appelé Kairolo, qu'il fait dériver des termes anglais *key* (clef), *ear* (épi de blé) et *hole* (creux, trou) pour lui trouver le sens de silo ou souterrain refermant la précieuse céréale...

Il y a juste un petit ennui : il n'existe aucun lieu appelé Kairolo sur aucune carte, même d'état-major.

Le livre fourmille de raisonnements et de démonstrations du même genre, et l'on peut s'étonner qu'il ait valu à son auteur une lettre de remerciements plutôt chaleureux de la Cour d'Angleterre après qu'il en eût fait hommage à la Reine. Humour british ? On pourrait entrer dans le jeu et dire alors que c'est la réponse de la bergère au berger, mais ce serait aller un peu loin.

QUELQUES MOTS D'EXPLICATION SUR LES TOPONYMES CITÉS

Lo Cardo : "capitule de chardon à bonnetier, carde, peigne de cardeur, etc." selon *le Tresor dou Felibrige*, de Mistral. Ce n'est guère étonnant dans une région qui a dû sa prospérité à la chapellerie. Il est bon de se souvenir aussi que le chardon est le symbole des Loges Bleues de Saint-André d'Ecosse.

Lo Serbaïrou : ce nom ne peut qu'évoquer le Cerbère, le gardien des Enfers, qu'Orphée finira par vaincre en jouant de la lyre pour aller rechercher Eurydice au-delà de l'Achéron. Dans le même ordre d'idées, que peut bien garder Coustaussa -de "custodia", "garde, action de garder,... la surveillance du berger" selon Gaffiot- dont on voit encore le château en ruines juste devant Rennes-le-Château ?

Lo Pech Bugarach : même si on trouve son origine en 889 sous la forme "bugaragio", le nom de ce pic évoque fortement deux termes occitans qui ne sont pas anodins : "bulgar" et "racho". La montagne désignerait-elle donc le rayonnement, voire la semence, des Boulgres ? C'est d'autant plus intéressant que le sommet du Bugarach est à la même altitude, à quelques mètres près, que le château de Montségur, d'où on le voit plein est à environ 56 km sans le moindre obstacle entre les deux en pleine chaîne montagneuse...

Lo Pla de la Brugos : le "plateau des bruyères".

Lo Pla del Lauzet : le "plateau du Lauzet", de l'alouette.

Et pourtant, Boudet n'avait rien d'un fumiste, il avait même la réputation d'une solide érudition. Alors, plutôt que de s'interroger sur l'état mental du curé, voyons plutôt ce qu'il a voulu dire. Il n'y a pas de cromlech autour de Rennes-les-Bains, pas plus que de Kaïrolo. Par contre, aussi bien en anglais qu'en français ou en occitan, la « *Vraie langue celtique* » regorge de calembours qui, correctement analysés, désignent certains endroits bien réels et la façon de s'y comporter. En d'autres termes, pour le lecteur érudit doté d'un solide sens de l'humour, le livre décrit à mots couverts un itinéraire et la manière de le parcourir. Peut-être donne-t-il même de bonnes indications quant à ce qu'il faut découvrir au cours du cheminement, dans ce passage de son texte : « *Les dialectes, les noms propres et de lieux me semblent des mines presque intactes et dont il est possible de tirer de grandes richesses historiques et philosophiques* ».

Citation de Joseph de Maistre (Soirées de Saint-Pétersbourg, 2e entretien) faite par Boudet lui-même dans sa *Vraie langue celtique*, page II des Observations Préliminaires.

On pourrait de nouveau ajouter la maxime de l'hermétiste : *lege, lege, relege, ora et invenies*. Le texte de Boudet mérite d'être lu, lu et relu par ceux qui savent relier les informations et qui veulent trouver. Quant aux autres, il vaut mieux qu'ils se contentent de prier.

On n'a pas fini de discuter, d'affirmer ni de réfuter à propos de l'autre livre bizarre de l'Abbé Boudet, le fameux *Lazare, veni foras* (« Lazare, viens ici »), livre à la réputation sulfureuse selon l'Abbé Joseph Courtauly, au point d'avoir été brûlé peu après sa parution en 1914, en même temps que des manuscrits de Boudet et en sa présence, au cours d'un autodafé ordonné par l'Évêché de Carcassonne.

Que pouvait bien contenir ce livre, dont on dit aujourd'hui qu'il n'a jamais existé ?

Je n'en sais rien, et l'exemplaire que j'ai eu en mains dans la région de Lille en 1973 ne m'a rien apporté. C'était un petit opuscule d'apparence très authentique décrivant sur 64 pages la visite du Christ à Béthanie et la résurrection de Lazare, le tout dans un style passablement ampoulé, garni d'une multitude de détails prétendument authentiques. En fait, je me rends compte aujourd'hui qu'il aurait fort bien pu décrire de façon minutieuse, mais discrète, ce qu'il

convient de faire quand on se trouve à l'entrée de ce *silo ou souterrain refermant la précieuse céréale...* Je n'avais hélas pas encore acquis certaines notions qui m'auraient permis de comprendre. Aujourd'hui, le propriétaire du livre a disparu sans laisser de traces...



Ce que je sais, par contre, c'est que l'on trouve pas mal de références aux paroles de Jésus (*Lazare, veni foras*) dans les monuments religieux d'une région belge dont il a déjà été question plus haut, la région de Moustier-Sainte-Marie, près de Frasnes-lez-Anvaing, site des usines chimiques de la famille Rosier-Bataille, originaire de la région de Toulouse, si je ne me trompe. L'église et la chapelle castrale, disposées côte à côte, valent largement la visite. Un patelin dans lequel on entre en passant le Petit Rosnes et dont on sort via le Grand Rosnes, un patelin dont le jumeau se trouve dans le Verdon... Et l'on n'y trouve pas que cela, quand on se donne la peine de chercher un peu plus sérieusement que d'aucuns l'ont fait encore récemment.

*A ti pèd, vierge Mario,
Ma cadeno penjarai,
Se jamai
Tourne mai
A Moustié, dins ma patrio!*

Blacas, in Isclo d'Or

Traduction : *À tes pieds, vierge Marie, / je pendrai ma chaîne / si jamais / je retourne jamais / à Moustiers, dans ma patrie*

Ce poème fut écrit par un chevalier français prisonnier des Sarrasins et qui fut libéré par les Mercédaires, Chevaliers de la Merci, compagnie fondée par Saint Pierre Nolasque et Saint Raymond de Peñafort pour le rachat des Chrétiens captifs des Musulmans. De quel Moustiers parlait le malheureux chevalier ? La question -même si une réponse paraît évidente — n'est pas sans intérêt dans le contexte du village belge.

Quoique son livre mystérieux ait pu contenir, ou quelles qu'aient pu être les raisons, L'Abbé Boudet fut déplacé par sa hiérarchie pour être remplacé par l'Abbé Rescanière, en mai 1914, lequel voulut, bien entendu, savoir le fin mot de cette histoire et de celle de Saunière. On le retrouva mort, tout habillé, au matin du 1er février 1915. Selon l'Abbé Courtauly, il avait reçu en pleine nuit la visite de deux hommes dont on ne retrouva jamais la trace, et l'origine de sa mort est encore un mystère.

Réfugié à Axat, Henri Boudet voulut écrire à l'évêché à ce propos le 26 mars 1915. Toujours selon la même source, citée par de Sède, « *lorsque le délégué de l'évêché arrive, le 30 mars 1915 vers vingt heures, l'Abbé Boudet est mort depuis peu de temps dans d'atroces souffrances. Dans le courant de la journée, il avait reçu la visite de deux hommes...* »

Issu d'une famille réellement pauvre, l'Abbé Boudet disposa pourtant manifestement de fonds importants, de même que plusieurs autres curés de la région, fonds dont tous usèrent pour un certain confort personnel, mais surtout pour le bien de leur paroisse. Seul, Saunière sortit — et comment ! — de la norme. Nous verrons dans la troisième hypothèse ce que l'on peut en penser.

NICOLAS POUSSIN

La vie et la carrière de Nicolas Poussin sont suffisamment connues pour m'éviter de m'étendre dessus. Je me limiterai donc aux « curiosités » qui jalonnent son parcours. Ce n'est guère une révélation fracassante si je dis que Poussin détenait un secret d'importance. C'est plus amusant si je prétends qu'il tenait ce secret d'une confidence, et qu'il l'avouait lui-même via son sceau : l'inscription complète est « Confidentiam tenet » : il tient la confiance, ou la confidence, qui peut aussi se traduire, selon Gaffiot, par la « ferme espérance ». Or, une ferme espérance est souvent une question de foi. À preuve le terme latin basé sur la même racine et qui est devenu une des prières essentielles du christianisme : « Confiteor »...



Le sceau de
N. Poussin

Que n'a-t-on pas écrit au sujet de ces fameux Bergers d'Arcadie dans le cadre de cette histoire, et même dans de tout autres contextes! Des âneries, des contre-vérités, mais aussi quelques pages remarquables, notamment via le site web de Frédéric Pineau intitulé « *Les Bergers d'Arcadie : le secret d'un tableau d'exception* » <http://etinwebego.chez.tiscali.fr/>

J'y relève en particulier que :

« L'hypothèse soutenue par MM. Frédéric Pineau et Gérard Lacoste est la suivante, rapidement énoncée :

Les Bergers d'Arcadie cachent deux énigmes majeures :

1° Une énigme insérée dans sa toile par Poussin, au 17e siècle,

conduisant dans la baie de Naples.

2° Une énigme des 18e et 19e siècles français, employant à nouveau les symboles précédemment utilisés par Poussin, et conduisant dans le Languedoc-Roussillon. »

... et que :

« Nicolas POUSSIN a peint les Bergers d'Arcadie (version du Louvre) d'abord pour exprimer son talent d'artiste hors du commun, mais également pour se livrer au plaisir raffiné de dissimuler aux yeux du grand nombre la connaissance qu'il avait d'un site archéologique d'immense valeur encore inconnu à son époque et qui devait être officiellement découvert presque un siècle plus tard : HERCULANUM. »

Cette connaissance aussi importante que discrète est attestée par une lettre de l'Abbé Louis Fouquet à son frère Nicolas, Surintendant des finances de Louis XIV, que l'on trouvera — entre autres — sur le site en question, mais que, pour vous éviter des recherches, je vais reproduire ici :

« Vous ne sauriez croire, Monsieur, ni les peines qu'il prend pour votre service, ni l'affection avec laquelle il les prend, ni le mérite et la probité qu'il apporte en toutes choses.

Lui et moi avons projeté de certaines choses dont je pourrai vous entretenir à fond dans peu, qui vous donneront par M. Poussin des avantages (si vous ne voulez pas les mépriser) que les rois auraient grandes peines à tirer de lui, et qu'après lui personne au monde ne recouvrera jamais dans les siècles advenir; et ce qui plus est, serait sans beaucoup de dépenses et pourrait même tourner à profit, et ce sont choses si fort à rechercher que quoi que ce soit sur la terre maintenant ne peut avoir une meilleure fortune ni peut-être égale. »

Il est évident qu'un tel secret, donnant à qui le partageait des avantages que les rois auraient grandes peines à tirer de lui, ne pouvait que porter ombrage au Roi Soleil. Nicolas Fouquet et Bertholet Flémalle en firent probablement les frais.

Trois versions des Bergers d'Arcadie

Quel pouvait être ce secret ? Le tombeau de Virgile et le site d'Herculanum ont peut-être un rapport, mais je ne les vois pas menaçant le pouvoir royal. Alors ? Secret politique ? Dynastique ? Peut-être,

mais les rois et leurs dynasties passent, alors que le secret paraît concerner même « les siècles à venir ». Je ne réfute pas la projection au sol de la constellation d'Orion traitée dans le site, ni la solution proposée pour le tombeau de Virgile ; je crains seulement que cela n'ait pas de rapport avec le sujet qui nous occupe dans le cadre de cet ouvrage. J'aimerais cependant signaler à MM. Pineau et Lacoste, au risque de les décevoir dans leur enthousiasme de chercheurs, que leur hypothèse n'est pas récente : La « *Canço dè lo Boyé* », qui sera traitée plus loin, fait déjà référence aux « clefs du Bouvier » et à la constellation du même nom, ainsi qu'à Orion. De même, le nom de la société productrice du film « Excalibur », chef

d'oeuvre de John Boorman, Orion Motion Pictures, n'est pas innocent du tout. Par ailleurs, il existe d'autres figures célestes projetées au sol. Entre autres, la constellation de la Vierge, représentée dans la disposition géographique des cathédrales gothiques dédiées à Notre-Dame, ainsi que la projection de la Grande Ourse dans les mégalithes de la région de Barvaux (Belgique) et dans sept abbayes normandes. À ce propos ; la région de Rennes-les-Bains a parfois eu la réputation d'abriter une pierre portant l'inscription « *Ad lapidem currebat olim Regina* », dont on trouvera une fort belle analyse dans *La Comtesse de Cagliostro*, de Maurice Leblanc. Revenons-en à nos Bergers, dont il existe trois versions.

La première (1629-1630) est conservée à la Fondation Chatsworth, en Angleterre que je désigne ici par « T1 ».



La seconde (1640) se trouve au Louvre (« T2 »).



Ces deux versions sont du pinceau de Poussin, mais la toute première interprétation du thème, intitulée « Et in Arcadia Ego », date de 1620 et est due au Guercin (« T3 »).



Les éléments essentiels étant les mêmes dans les trois versions, je constate que le raisonnement de MM. Pineau et Lacoste à propos du tombeau de Virgile doit aussi être tout aussi valable pour la toile italienne...

Si l'on compare les trois oeuvres, l'attention doit être attirée par certains éléments. Un crâne décharné figure sur T3 et T1, ce qui ne peut paraître que normal dans un tableau traitant de la mort. On se demandera quand même pourquoi le Guercin a jugé utile de représenter un crâne percé d'un trou en son sommet. L'artiste s'intéressait-il aux Mérovingiens ? D'accord, si l'on regarde bien, le « trou » est une mouche ! Mais cette histoire, telle qu'elle a été lancée par ses « promoteurs » veut que ce soit un trou. Nous ferons donc comme si nous n'avions rien remarqué...

Par contre, cet élément ne se retrouve pas en T2. On en déduira ce que l'on voudra ; pour ma part, je ne pense pas que cette « absence » soit significative. L'attitude et la silhouette du Berger demi-nu et assis au premier plan de T1 m'intriguent beaucoup. J'ai déjà vu cela quelque part... En fait, ce Berger rappelle beaucoup le personnage principal d'une autre composition de Poussin : Le Roi Midas se baignant dans le Pactole (1629-1630, Metropolitan Museum, New York).

*Le Roi Midas
se baignant
dans le
Pactole*



Est-il vraiment besoin de rappeler ce qu'évoque le Pactole? Remarquons seulement que sur T1, le « Berger-Midas » tient une amphore dont il déverse le contenu, et souvenons-nous de ce que Rennes-les-Bains est souvent représentée allégoriquement par un vase ancien en train de se vider, notamment dans la fresque du fond de l'église de Rennes-le-Château. Et, tant que nous y sommes, souvenons-nous de la rivière qui longe le Tombeau d'Arques, le Réalsès, l'eau régale qui dissout l'or...

On remarquera aussi la forme du tombeau de T2. Le Tombeau dit d'Arques, bien que situé sur la commune des Pontils, est rigoureusement identique, y compris la pierre sur laquelle le berger de droite pose le pied. Il y a cependant comme un petit problème : le site des Pontils date de 1903. Poussin n'a donc pas pu le représenter dans sa toile. Il n'a d'ailleurs jamais mis les pieds dans la région... En réalité, ce problème n'en est pas un : c'est le propriétaire de l'époque, un certain Monsieur Galibert, qui l'a fait construire en fonction du tableau, et non pas l'inverse... Quant au fait que l'ensemble ait été la propriété, jusqu'en 1954, de Lewis Lawrence, un parent du fameux Lawrence d'Arabie, c'est sans rapport avec notre sujet, sinon que tout le monde a bien le droit d'être curieux.

En revanche, le problème du paysage représenté en fond de l'oeuvre est autrement plus intéressant car c'est bel et bien le paysage que l'on voit au-delà du site des Pontils quand on se place au pied de la montée de Saint-Salveyre, sur l'autre rive du Réalsès : celui du Cardou, de Blanchefort et de Rennes-le-Château. Si l'on tient compte de ce que, dans le tableau, le tombeau et le paysage sont reproduits en deux plans différents, non seulement les éléments du paysage peint sont superposables aux photos de ceux-ci faites in situ, mais la main droite de la Bergère, posée sur l'épaule de son compagnon, le confirme clairement : elle désigne le col del Pastre — le Col du pâtre — que l'on voit à l'horizon. Bien sûr, Poussin a pu peindre d'après un relevé ou un croquis fait sur place par quelqu'un d'autre, mais pourquoi ce paysage-là et pas un autre ?

Cette fois, je crois que l'on peut tenir comme certain le fait que Poussin, outre la région de Naples, s'intéressait de façon précise à celle de Rennes. Et peut-être aussi à Saint-Salveyre, nous verrons pourquoi. De même, on peut admettre avec tout autant de probabi-

lités que M. Galibert a fait réaliser le monument pour rendre le site signifiant.

ET IN ARCADIA EGO

Dans tout ce que l'on pourra trouver sur le sujet, il me semble que quelque chose n'a pas encore été traité : l'inscription elle-même, que l'on trouve identique sur les trois tableaux.

ET IN ARCADIA EGO

Quelque chose m'a frappé tout de suite. Poussin et le Guercin étaient des hommes érudits, et si ce n'est eux, au moins leur entourage et leurs commanditaires. Dès lors, pourquoi ne pas représenter l'inscription dans la langue de la région qu'elle désigne : le grec parlé en Arcadie ?

ET IN APXADIA EGO

Parce que la citation est en latin, me direz-vous ! Certes. Mais alors, quel qu'en soit l'auteur, pourquoi l'avoir représentée en grec sur la tombe de Marie de Negri d'Ables ?

ET IN APXADIA EGO

Allons, faites un effort. Relisez bien...

On a écrit APXADIA, et non pas APKADIA. Le kappa, supposé transcrire le « K » de « Arcadie » est devenu un khi !

Il n'est pas du tout question, sur la tombe de la Marquise d'Hautpoul, d'une quelconque Arcadie, mais de tout autre chose. Si l'on s'en tient à la seule transcription, c'est-à-dire à une phrase phonétiquement équivalente, nous ne pouvons la comprendre que par ce qu'elle évoque. Or, « δι », en tant que terme latin, évoque le jour. Par contre, « Αρχ » n'a aucun équivalent latin par le fait même que l'on a eu soin de l'orthographier avec « khi », lettre uniquement grecque. Αρχ est la racine désignant le tout début, et par là, l'ancienneté extrême, que l'on retrouve dans « archaïsme » ou « archétype »...

Dès lors « *Ἐν αρχαδία* » se traduit assez exactement par « *בְּיִשְׁמֵ בִּישְׁמֵ* », que l'on prononce « Be-yôm azoth », et qui sont les premiers mots de la Genèse dans sa deuxième version. Cela devrait donner à peu près « *Et moi, dans le jour du tout début...* »

Mais cette racine évoque également le pouvoir, l'autorité, comme dans αρχη, et que l'on retrouve dans « anarchie ». Cela induit une seconde signification — qui donc peut parler du premier jour et de

son pouvoir ? — que je laisse à votre appréciation.

De tout cela, n'allez quand même pas déduire que l'on parle d'un pouvoir issu d'Adam, l'homme du premier jour qui est — dit-on — enterré sous le Golgotha, le Mont du Crâne, à Jérusalem. Nous avons rencontré plusieurs crânes dans cette histoire. Celui qui accompagne Marie-Madeleine, par exemple, et qui paraît ricaner. Tant qu'à faire, examinez bien la photo des Roulers. Le roc de gauche sur l'image... Ceci dit, dans le genre, le coup de la lignée mérovingienne est largement suffisant. Pour ma part, la seule idée d'un pouvoir ancien me paraît satisfaisante.

Les deux Rennes et Gisors

Nous n'en avons cependant pas fini avec Poussin. L'artiste est né en 1594 à Villers, près des Andelys, soit à moins de trente kilomètres de Gisors, dans cette région de Normandie où Maurice Leblanc situe tant d'aventures d'Arsène Lupin. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence, même si la signature « N. POULANN » lisible dans la fameuse Tour du Prisonnier du château de Gisors a parfois été lue « N. POUSSIN ».



Pour ma part, cette interprétation est exclue : l'identité la plus plau-

sible du prisonnier fut établie par le Chanoine Tonnelier comme étant celle d'Élie de Beaumont.

Tiens, au fait, ce nom de Beaumont, ça ne vous rappelle rien ? Le château de Gisors s'ouvre... place de *Blamont*. Comme dit le héros de J.-B. Cayeux, « *La première fois, c'est le hasard. La seconde fois, c'est une coïncidence. La troisième fois, je tire.* »

La troisième fois pourrait bien être ce que l'on découvre en appliquant le plan en coupe du château de Gisors sur la carte du Razès, en disposant le donjon à Rennes-le-Château et la Tour du Prisonnier à Rennes-les-Bains. Ce que l'on trouve dans les alignements des fortifications de l'enceinte extérieure est amusant. Quoi ? Eh bien, mais travaillez donc un peu vous-mêmes, que diable !

Quoi qu'il en soit, et même si Poussin n'y est pour rien, il existe de curieuses relations non imaginaires entre Gisors, les deux Rennes et nos régions belges.

Celles-là et quelques autres...

BERTHOLET FLÉMALLE

Depuis quelques décennies, il est de bon ton, parmi l'élite intellocrate du pays et d'ailleurs, de considérer tout ce qui est belge avec le haussement d'épaules méprisant que l'on accorde à la production de primaires sous-évolués. En particulier tout ce qui est issu de Liège. Une perle de la plus belle eau est due à une speakerine de l'ancienne ORTF qui, présentant le film « L'assassin habite au 21 », tiré du roman de Stanislas-André Steeman, fit de celui-ci le « Simenon belge »... Quant au « Petit Robert des noms propres » n'est pas mal non plus dans le même genre, qui fait de Jean Varin un sculpteur et médailleur français d'origine flamande, né à Liège.

Qu'ils soient de chez nous ou d'ailleurs, les beaux esprits qui professent ce genre d'opinion feraient peut-être bien d'y regarder à deux fois avant d'énoncer les paramètres de leur propre décadence. En particulier, le XVII^e liégeois vit naître une école artistique brillante. Ne perdez cependant pas votre temps : à peu de chose près, vous ne trouverez la trace des Flémalle, Goswin, Douffet, Lairesse et autre Del Cour que dans des ouvrages non francophones...



Né en mai 1614 dans une famille de peintres-verriers, Bertholet Flémalle devient l'élève du très modeste Henri Trippet, puis de Gé-